

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

---

## LES PIERRES PRÉCIEUSES

---

### LE RUBIS

**L**E rouge est bien décidément dominateur. S'il est vrai qu'il se soit arrogé le droit de donner son nom à tous les rubans, quelles que fussent leurs couleurs, il a fait à peu près de même pour les pierres précieuses. Le *rubis* (né de *ruber*, rouge) a été employé, comme terme générique, pour désigner une quantité de pierres qui ne sont pas des rubis. Dans l'Inde, rubis est tout à fait synonyme de pierre précieuse: le saphir est un rubis bleu, l'émeraude un rubis vert, la topaze un rubis jaune, l'améthyste un rubis violet, & ainsi de suite. Nous n'allons pas aussi loin que les Indiens, mais nous avons encore une grande tendance à donner le nom de rubis à toutes les pierres qui sont rouges. Nous appelons *rubis du Brésil* des topazes de ce pays, chauffées jusqu'à les faire rougir; *rubis de Hongrie*, une variété de grenat rouge qu'on tire des monts Krapacks; *rubis de roches*, une autre espèce de grenat d'un rouge mêlé de violet; *rubis de Sibérie*, une tourmaline rouge, etc. Nous disons même, sans que cela semble plus choquant que le gris rouge de Nodier, un *rubis blanc*.

Mais comme le rubis est la pierre la plus rare & la plus estimée après le diamant, il faut bien que tous ces rubis-là ne soient pas de vrais rubis.

Il n'y a de rubis, dans le sens absolu du mot,

que ceux qui répondent à la substance appelée *corindon*, pierre dont le caractère essentiel est d'être composée d'alumine presque pure (1)—ou à celle que les joailliers & les minéralogistes désignent sous le nom de *spinelle*.

De là quatre espèces de rubis seulement: le rubis oriental (corindon), le rubis spinelle, le rubis balais, & le rubicelle ou petit rubis.

Le *rubis oriental* est la pierre précieuse qui prend rang immédiatement après le diamant. Lorsqu'il est beau, d'un rouge éclatant et foncé, il est même plus rare, & partant plus cher qu'un beau diamant. Ce rubis est rouge cramoisi, rouge cochenille ou rouge giroflée. Son volume est peu considérable, & il n'arrive guère qu'il soit sans défaut.

Le *rubis spinelle*, moins dur, moins rare aussi que le rubis d'Orient, est d'un rouge clair et vif; sa première couleur & la plus belle est celle de la cerise. C'est une pierre très-dure qui attaque tous les minéraux, le diamant et le corindon exceptés.

---

(1) Le corindon est le plus communément opaque; mais lorsqu'il est transparent, il fournit les variétés qu'indique la couleur: *rouge*, c'est le rubis oriental; *bleu*, c'est le saphir; *vert*, c'est l'émeraude orientale; *jaune*, c'est la topaze orientale. Lorsqu'il est incolore et limpide, on l'appelle saphir blanc.

Le *rubis balais*, variété de spinelle, est d'un rouge de rose ou de vin paillet. Il n'est vraiment apprécié que s'il est parfait & d'un certain poids. Ce nom de balais vient de l'arabe *balchash*, espèce de rubis ainsi dit de *Balakschan*, dans le voisinage de Samarcande.

Le *rubicelle* ou rubis du Brésil, d'une couleur claire, rouge pâle, tirant sur le jaune, est le moins recherché des rubis.

Le plus gros rubis qu'on connaisse dans le monde, nous a dit Voltaire, fut apporté de la Chine au prince Gagarin. On cite encore, comme rubis imposants, celui de 240 carats que Furetière dit avoir vu à Paris, & celui que possédait Gustave III, roi de Suède; ce dernier était de la grosseur d'un petit œuf & de la plus belle eau. Le roi en fit présent à la czarine, en 1777, dans son voyage à Saint-Petersbourg.

Les propriétés que les anciens attribuaient au rubis étaient nombreuses; résister au venin, préserver de la peste, bannir la tristesse & détourner les mauvaises pensées. Il changeait de couleur pour présager les événements funestes.

*Boire rubis sur l'ongle* est une locution qui ne pouvait naître que dans le pays du vin rouge. On vide son verre, & on le vide si bien qu'il ne reste plus, au fond, qu'une très-petite goutte qui, versée sur l'ongle, offre l'aspect, en ne se répandant pas, d'une perle rouge, d'un rubis. En Allemagne, où le vin n'est pas rouge, on dit simplement: l'épreuve de l'ongle.

#### LE SAPHIR

Chez les Grecs, le saphir était consacré à Jupiter; le grand prêtre ne portait pas d'autre pierre précieuse. Il n'en était pas de même du grand prêtre des Hébreux, dont le rational (morceau d'étoffe carré qu'il portait sur la poitrine (1)) était garni, nous dit la Bible, de quatre rangs de pierres précieuses: au premier rang, la sardoine, la topaze & l'émeraude; au deuxième, l'escarboucle, le saphir et le jaspé; au troisième, le ligure, l'agate & l'améthyste; au quatrième, la chrysolithe, l'onix & le béryl. Sur chacune de ces pierres était gravé le nom d'un des douze fils de Jacob. Le rational ou pectoral s'appelait en hébreu *Hoschen-Hamischpât*, ce qui signifie ornement de justice. Il était attaché au mantelet (*Ephod*) que le grand prêtre avait par-dessus sa tunique, & était fait de la même étoffe. On a dit que les douze pierres du pectoral formaient un oracle, mais il est resté obscur, comme il convient à un oracle.

Notre saphir doit vraisemblablement son nom au *sappir* des Hébreux; la pierre était la même: dans l'Exode, on met en rapport la transparence du sappir avec l'aspect du ciel. Il est à présumer aussi

(1) Le rational (du latin *ratio*, raison) se nommait aussi pectoral (de *pectus*, poitrine).

que cette pierre tenait un rang important parmi toutes les autres, car on la trouve mentionnée plusieurs fois dans la Bible.

Le nom du saphir a été donné, comme celui du rubis, à beaucoup de substances très-différentes dans leur composition. Il y a des saphirs blancs, des saphirs du Brésil, qui n'empruntent que son nom à la pierre précieuse des Hébreux. Le seul saphir, dans la riche acception du mot, c'est le corindon bleu, le *saphir oriental*. Il vient de l'île de Ceylan, de Pégu, de Bisnagor, de Cananor, de Calicut & de quelques autres endroits des Indes orientales.

On nomme *saphirs mâles* ceux qui offrent la nuance bleu indigo, & *saphirs femelles* ceux qui sont d'un bleu d'azur. On dit ces deux saphirs préférés par les dames: les mâles ont le tort d'être trop noirs, trop ternes à la lumière. Il faut bien le reconnaître, une pierre manque au plus sacré de ses devoirs lorsqu'elle perd son éclat & cesse d'éblouir.

Cependant, le saphir le plus apprécié est d'un bleu foncé, velouté. C'est la pierre qui, après le diamant, était plus spécialement portée par les familles souveraines; sa nuance sérieuse lui avait aussi valu le privilège d'être de mise dans le deuil.

Quand le saphir est laiteux, c'est-à-dire lorsqu'un nuage ternit sa couleur & diminue sa transparence, il prend le nom de *gyrasol* (du latin *gyrare*, tourner, & *sol*, soleil). On a appelé ainsi cette pierre tournesol (ou soleil qui tourne) parce qu'elle jette un grand feu, surtout au soleil, dont elle semble renvoyer les rayons.

Le plus beau saphir connu figure dans l'inventaire des pierreries de la couronne de France, fait en 1791; il est dit sans défaut & pèse 132 carats 1/16. Trouvé au Bengale par un pauvre homme qui faisait le commerce des cuillers en bois, il appartint ensuite à un grand seigneur italien, puis à un prince d'Allemagne, qui le vendit 170,000 fr. à Perret, joaillier français. Il est maintenant au Muséum de minéralogie.

Nous avons un oiseau-mouche qui s'appelle saphir; il le doit au riche bleu de sa poitrine & de son cou.

#### L'ÉMERAUDE

*Émeraude*, qui, dans l'ancien français, se disait *esmeralde*, est sorti, après des changements dont l'étymologie fournit plus d'un exemple, du mot latin *smaragdus*, lequel doit naissance à un mot sanscrit *acmagarbha*, qui signifie littéralement cœur de pierre.

L'émeraude doit cette couleur verte, suave & veloutée qui lui donne son plus grand prix, à une petite quantité d'oxyde de chrome. On peut se faire une idée de la valeur d'une émeraude parfaite

en disant qu'elle vaut, quelle que soit sa grandeur, le quart d'un diamant de poids égal.

On a beaucoup agité la question de savoir si les anciens ont connu l'émeraude. Buffon a dit oui, Tavernier a dit non. Ce qui reste certain, & ce qui a le plus contribué à faire naître des doutes, c'est qu'ils ont singulièrement abusé du mot. Ils faisaient venir des cristaux verts de Carthage, de Chypre, de l'Éthiopie, de la Thébaidé, de l'Arménie, de la Perse, etc., & donnaient le nom d'émeraude à toutes ces substances vertes. C'est pourquoi il ne faut s'étonner ni de l'émeraude de quatre coudées de long sur trois de large que le roi de Babylone envoya au roi d'Égypte, ni de l'obélisque de quarante coudées de hauteur, composé, au dire de Théophraste, de quatre émeraudes colossales.

Quelques-unes des prétendues émeraudes des anciens étaient peut-être le péridot, le jade ou la malachite, pierres que leur couleur plus ou moins verte a pu faire désigner sous le nom d'émeraude. L'abus du mot allait si loin qu'on racontait que Néron se servait d'une émeraude en guise de lorgnon pour regarder les combats des gladiateurs. Singulière lunette verte! Qu'aurait-il pu voir à travers une émeraude?

L'Amérique est, par excellence, le pays des émeraudes. On les tire surtout du Pérou, du Brésil & de la Nouvelle-Grenade; celles du Pérou sont d'un beau vert de prairie, celles du Brésil sont plus foncées.

Quand les Espagnols firent la conquête du Mexique et du Pérou, ils trouvèrent des émeraudes à profusion dans les temples. D'après les notes de l'archevêque de Mexico, les villes considérables de l'empire étaient tenues de fournir des émeraudes parmi les tributs qui leur étaient imposés, & les plus belles de ces pierres étaient réservées pour la parure des divinités sanglantes qu'on adorait dans Tenochtitlan.

En parlant de certaines émeraudes gigantesques, on s'est bien un peu laissé aller, au seizième siècle, à donner ce nom, comme les anciens, à toutes les pierres brillantes de couleur verte (1); mais on sait de quelle valeur étaient les cinq merveilleux joyaux de Fernand Cortez. En voici la description d'après Francisco Lopez de Gomara. « Parmi celles qu'il avait rapportées des Indes, Cortez avait cinq émeraudes très-fines, que l'on estimait à cent mille ducats. L'une était travaillée en forme de rose; la deuxième représentait un cornet de chasseur; la

troisième avait l'aspect d'un poisson avec deux yeux d'or, œuvre merveilleuse des Indiens; la quatrième était en façon de clochette, avec une riche perle pour battant; la dernière formait une petite coupe avec un pied en or; quatre petites chaînes la retenaient & venaient se rattacher à une large perle disposée en bouton. Pour cette seule pièce, la plus gracieuse de toutes, certains Génois qui se trouvaient à la Robida, lui avaient offert quarante mille ducats, afin de la revendre au Grand-Turc; mais il n'avait voulu donner ses émeraudes à aucun prix... On l'avertit que l'impératrice désirait voir ces raretés, & que l'empereur les lui demanderait & les paierait. Il en fit présent à dona Juana (sa jeune fiancée), & ce furent les plus précieuses que jamais femme eût portées en Espagne. »

Eh bien, mesdemoiselles, si vous avez reconnu, dans votre sagesse, qu'il vaut mieux n'avoir jamais eu certains biens, certaines richesses surtout, que de les posséder et de les perdre, votre sort, à vous qui n'avez pas même vu les fameuses émeraudes, est plus enviable que celui de la grandesse d'Espagne, dona Juana de Zunia. Ces joyaux, désirés par une impératrice, cadeau de fiançailles d'un illustre conquérant, ne restèrent que douze ans entre les mains de l'heureuse épouse: en 1541, ils furent perdus pour elle & perdus sans doute pour jamais. On s'est demandé pourquoi Fernand Cortez, lorsqu'il partit pour cette expédition d'Alger, qui devait être si funeste, avait emporté les précieux bijoux. Croyait-il aux talismans, ou voulait-il être sûr de pouvoir se racheter, lui & ses deux fils, dans le cas où les hasards de la guerre les feraient tomber en captivité? Quoi qu'il en soit, la tempête & les désastres furent horribles: le vaisseau sur lequel était Cortez fut jeté à la côte, comme tant d'autres, & les émeraudes furent enfouies dans les sables du rivage d'Alger. « Dans la crainte de perdre l'argent & les bijoux qu'il portait, dit Gomara, le compagnon de Cortez, il se ceignit d'un mouchoir renfermant les cinq magnifiques émeraudes que j'ai dites valoir cent mille ducats, lesquelles tombèrent par mégarde ou par fatalité, & se perdirent dans les fanges profondes, parmi cette foule nombreuse. Ce fut ainsi que cette guerre lui coûta plus qu'à nul autre, si l'on excepte toutefois. Sa Majesté, mais sans mettre à part André Doria, qui y perdit cependant onze galères. »

Je ne sais quelle idée vous vous faites de ce mouchoir où Gomara semble croire que les émeraudes étaient si bien en sûreté; mais je trouve que pour de tels trésors la précaution était médiocre.

On a dit souvent, non sans raison, que les conquérants sont des fous; il faut remarquer, à propos de diamants et d'émeraudes, qu'à moins d'un siècle de distance Charles le Téméraire & Fernand Cortez ont eu le même genre de folie.

Deux pierres que leur couleur rapproche de l'émeraude sont l'aigue-marine & le beryl.

L'aigue-marine est d'un vert pâle, bleuâtre,

(1) On n'est même pas très-certain de l'authenticité de la pierre, de la grosseur d'un œuf d'autruche, que les Péruviens adoraient comme la déesse-mère des émeraudes. — On n'a jamais trouvé d'émeraude, même enveloppée de sa gangue, qui atteignît à de telles proportions.

La gangue d'une pierre ou d'un minéral est la masse, le dépôt qui le contient. Ce mot vient de l'allemand gang, allée, chemin, filon.

semblable à l'eau de mer; de là, son nom. *Aigue* est l'ancien nom de l'eau: une *aiguière* était un vase où l'on mettait de l'eau pour le service de la table; & c'est de leurs eaux mortes, vives, belles, bonnes ou chaudes que plusieurs villages de France ont reçu leurs noms: *Aigues-mortes* & *Aigues-vives* dans le Gard, *Aigue belle* en Savoie, *Aigues-caudes* (eaux chaudes), *Aigues-bonnes* dans les Pyrénées, etc.

Les aigues-marines ne sont pas, comme les émeraudes, des pierres de prix; elles sont assez communes & n'ont qu'une très-faible valeur, lors même qu'elles sont d'une belle nuance, d'une grande pureté & un peu volumineuses. Un échantillon qui réunit toutes ces conditions & pèse 25 carats ne vaut pas plus de 40 francs.

On cite deux aigues-marines remarquables: celle qui ornait la tiare du pape Jules II, de 0,<sup>m</sup>055 de longueur sur 0,<sup>m</sup>036 de largeur; & celle de la bibliothèque de Paris, laquelle est gravée & représentée Julia, fille de Titus.

Pline avait dit: « Les plus beaux bérils sont ceux qui imitent la couleur de l'eau de mer, » & l'on s'est autorisé de ce passage pour supposer que le *beryllus* des anciens n'était rien plus que notre aigue-marine; mais si ces deux pierres se rapprochent par la couleur, elles se séparent par la provenance et la densité: le béryl, auquel les lapidaires donnent la dénomination d'aigue-marine orientale, est en outre plus dur, plus éclatant que l'aigue-marine occidentale, & partant, beaucoup plus précieux.

Le plus beau béryl que l'on connaisse est celui qui orne le globe surmontant la couronne d'Angleterre; il est de forme ovale, très-limpide & d'une magnifique couleur. Peut-être l'avez-vous vu à la Tour de Londres.

On appelle *prime* le cristal de roche coloré qui prend le nom de la pierre fine dont il se rapproche le plus par sa nuance. Les primes d'émeraudes sont la *prase*, nom grec du poireau, la *chrysoprase*, qui présente un mélange des couleurs de l'or (*chrysolos*) & du poireau, & enfin la *smaragdoprase*, qui signifie exactement prime d'émeraude, puisque *smaragdus* est le nom latin de l'émeraude. « Les grands vases ou morceaux d'émeraude que l'on montre encore aujourd'hui dans quelques endroits, nous a dit Buffon, tels que la grande jatte du trésor de Gênes, la pierre verte, pesant vingt-neuf livres, donnée par Charlemagne au couvent de Reichenau, ne sont que des primes ou des prases, ou même des verres factices. »

#### LA TOPAZE

Les anciens appelaient *topaze* une pierre verte qui se trouvait communément dans une île de la mer rouge, nommée *Tapazos*: cette pierre n'est pas la nôtre, mais le nom est le même.

La pierre jaune d'or était désignée par eux sous le nom beaucoup plus significatif de *chrysolithe* (formé de *chrysolos*, or, & *lithos*, pierre). « La chrysolithe, dans sa beauté, fait pâlir l'or lui-même » disait Pline. De nos jours, ce beau nom est appliqué par les lapidaires aux cristaux de roche colorés dont le jaune est mêlé d'un peu de vert.

Dans la topaze, comme dans les autres pierres que nous avons déjà passées en revue, il y a plusieurs espèces: les topazes du Brésil, de Bohême, de Saxe, etc.; mais ici encore il n'y a de vraiment précieuse que la *topaze orientale*. Tavernier en a vu une de cette espèce, parmi les pierres précieuses du Mogol, qui pesait 157 carats  $\frac{3}{4}$  & qui avait coûté 271,600 francs. La topaze est tantôt d'un jaune vif, couleur d'or, tantôt d'un jaune plus pâle & citrin. Cette pierre est très-belle lorsque sa couleur, bien également distribuée, est en même temps moelleuse & comme satinée. Il y a des topazes blanches dont l'éclat est très-vif; mais on ne les confond pas avec le diamant, dont elles n'ont ni la dureté ni le beau feu.

Il y a aussi des topazes qu'on appelle *brûlées*; ce n'est pas tout à fait sans raison: on les soumet à l'action du feu dans un creuset rempli de cendres, jusqu'à faire rougir ce creuset; alors elles cessent d'être jaunes & prennent une teinte rose tendre.

On ne peut brûler que la topaze du Brésil; les autres topazes se prêtent mal à cette transformation; c'est ce qui donne une valeur aux topazes roses bien réussies. Monsieur Charles Barbot a un moyen aussi simple qu'ingénieux de brûler la topaze: il l'enveloppe hermétiquement d'amadou en cerclant l'enveloppe avec du fil fin de laiton; il met le feu, & quand l'amadou est consumé, la topaze est devenue rose.

#### L'AMÉTHYSTE

Sur les coupes luxueuses faites d'améthystes, les anciens gravaient la tête de Bacchus; & cela, dit-on, parce qu'ils attribuaient à cette pierre la vertu de prévenir l'ivresse. C'est ce qu'indique le mot, formé de *a* privatif & du verbe qui, en grec, signifie enivrer.

L'améthyste, considérée comme pierre vraiment précieuse, c'est-à-dire l'améthyste orientale, est l'objet rare par excellence. Tout le monde en a parlé, mais très-peu de gens l'ont vue. Il faut la placer, pour la rareté, à côté du dahlia bleu & du merle blanc. A ceux qui prétendent l'avoir rencontrée, les connaisseurs répondent que c'est une variété du rubis ou du saphir.

Quant aux améthystes ordinaires, celles que par opposition on appelle occidentales, ce sont des cristaux de roche, teints de violet ou de pourpre, qui n'ont ni la dureté, ni la densité, ni l'éclat des pierres précieuses, & qu'on trouve en beaucoup de pays: à Ceylan, au Kamschatka, en

Arabie, en Prusse & en Espagne; il y en a également en France, dans l'Auvergne & dans les Alpes.

Bien que l'améthyste n'occupe qu'un rang inférieur parmi les pierres précieuses, elle est d'un très-bel effet lorsqu'elle est foncée & veloutée. Cette richesse de couleur, jointe à sa dimension, permet d'en faire de riches parures. Elle partage avec le saphir le privilège d'être portée comme bijou de deuil; elle joue aussi, on le sait, un très-grand rôle dans les ornements religieux.

#### LE GRENAT

Le grenat prendrait à peine rang parmi les pierres précieuses s'il ne possédait une de leurs propriétés essentielles, la densité. Sa pesanteur se compare à celle du diamant, de la topaze et du rubis. Il s'éloigne beaucoup de ces pierres, au contraire, par la dureté, par l'éclat & par la substance.

Le grenat ressemble, par sa couleur rouge de vin, penchant tantôt vers le violet, tantôt vers l'orangé, aux grains de la grenade, & c'est à cette ressemblance qu'il doit son nom.

La pierre que les anciens appelaient *carbunculus* escarboucle, diminutif de *carbo*, charbon, & qui, disaient-ils, étincelait de lumière dans l'obscurité, répond vraisemblablement au grenat oriental, dit grenat syrien, le plus beau en couleur, le plus transparent & le plus estimé de tous les grenats.

#### L'HYACINTHE

Il y a dans le monde de la mythologie un jeune homme d'une admirable beauté qu'Apollon aimait beaucoup. Il était fils de Piérus & de Cléo, & se nommait Hyacinthe. — Zéphyre, qui l'aimait aussi, fut un jour si jaloux de le voir jouer au palet avec Apollon, qu'il poussa le disque du dieu

contre le front d'Hyacinthe & le tua (1). Apollon métamorphosa la victime en fleur.

Dans la jacinthe un bel enfant respire;  
J'y reconnais le fils de Piérus.  
Il cherche encor les regards de Phébus;  
Il craint encor le souffle de Zéphyre.

Le bel enfant légua son nom à la fleur, & la fleur le transmet à la pierre.

L'hyacinthe, d'un jaune tirant sur le rouge, n'est pas plus rare que le grenat & s'en rapproche beaucoup; il y a des grenats qui ont la couleur de l'hyacinthe; il y a des hyacinthes qui ont celle du grenat. Ces deux pierres diffèrent en ce que l'hyacinthe est un peu plus dure que le grenat, & le grenat beaucoup plus dense que l'hyacinthe.

Quand l'hyacinthe est d'une belle couleur orangée ou aurore, & d'une grande limpidité, on la nomme l'hyacinthe la belle.

Cette pierre est une de celles qui affectent les plus grandes variétés de nuances & même de couleurs: elle a dans le jaune les teintes ou du safran, ou du miel ou de l'ambre; il y en a de brunes et noirâtres; quelques-unes s'approchent du ponceau & d'autres sont blanches.

Le plus beau spécimen d'hyacinthe est au Muséum. C'est une pierre gravée de 0<sup>m</sup>,054 sur 0<sup>m</sup>,034, représentant Moïse tenant les tables de la loi.

L'hyacinthe, comme la rose, comme la marguerite, est devenue un nom de baptême qui se donne même aux hommes. L'église catholique a deux saints de ce nom: l'un qui fut martyr à Rome, l'autre qui prêcha l'Évangile, au treizième siècle, en Pologne, en Russie, en Danemark, en Suède, en Norvège, & que les historiens ecclésiastiques appellent, à cause de cela, l'Apôtre du Nord.

CHARLES ROZAN.

(1) Ce qui fit dire depuis que l'amitié du dieu de la poésie est dangereuse: il traite souvent les poètes comme Hyacinthe, qu'il chérissait & à qui il cassa la tête.



# BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

## LETRES DE ANDRÉ-MARIE AMPÈRE

C'EST une des gloires les plus pures de la France que ces familles où la science & l'intelligence sont héréditaires : les Jus-sieu, les Dacier, les Geoffroy-Saint-Hilaire, les Sacy, les Ampère se sont passé, avec le flambeau de la vie, le flambeau du talent, & l'on recueille avec joie les renseignements familiers qui nous font entrer dans le secret de ces existences laborieuses & calmes, sages & recueillies ! Ils ont laissé à d'autres la richesse, & ils n'ont demandé à la terre qu'un rayon de renommée & la chaleur du foyer domestique, où se cachaient à la fois leur labeur & leur félicité. Rien d'éblouissant dans ces destinées ; rien qui ressemble à Humboldt, courtisan des rois, ou à Humphrey Davy, ou à Faraday, chargés de décorations, comblés de richesses : tout y respire la modération française, vrai caractère de notre peuple, altéré aujourd'hui par un trop vif contact avec les nations étrangères. Ces réflexions nous viennent à l'esprit à propos d'un précieux recueil de lettres, qui nous montre le grand Ampère, dans sa jeunesse, aux prises avec le travail & la pauvreté, & soutenu par un saint & légitime amour. Mais nos lectrices connaissent-elles les deux Ampère ? Savent-elles que le père, homme d'une intelligence singulièrement pénétrante, appliqua, le premier, l'électricité à la transmission des écrits ; que ses travaux, en mathématiques & en physique, ont une renommée européenne & que son instruction encyclopédique était appuyée sur les plus solides principes religieux ? Pour son fils, Jean-Jacques Ampère, savant aussi, mais plus homme de lettres que ne l'était son père, il s'engagea dans tous les genres : poète, historien, romancier, voyageur ; il a laissé des œuvres remarquables, il ne lui manqua qu'un peu de condensation dans le travail & dans la pensée, pour créer un livre durable. Son *Histoire romaine à Rome* fut vivement remarquée, ainsi que ses récits de voyages & une belle nouvelle historique, intitulée : *Hilda*. Il mourut jeune & ne voulut d'autre épitaphe que ces mots :  *Ici repose Jean-Jacques Ampère, fils de M. André Ampère.*

André Ampère n'avait pas eu d'autre enfant de son mariage avec Julie Carron, sa femme tant aimée & tant regrettée.

La correspondance dont nous entretenons aujourd'hui nos lectrices se compose des lettres d'André Ampère à sa femme, de quelques réponses de Julie & des lettres de quelques autres personnes de la famille. On y trouve l'alliance la plus rare de la simplicité vraie et d'une intelligence supérieure, d'une tendresse profonde & du génie ; la bourgeoisie d'avant la Révolution y apparaît sous de bien nobles traits : fière, généreuse, cultivée, religieuse, n'ayant aucun désir de la fortune & sachant conserver, dans une position étroite & gênée, le charme des manières & les élégances de l'esprit. L'argent, qui est tout aujourd'hui, ne jouait alors qu'un rôle effacé ; le désir du luxe n'existait pas, mais on attachait une grande importance aux biens de l'âme & à ceux de l'intelligence.

Que les temps sont changés !

Cependant, ce strict nécessaire auquel on bornait alors ses désirs manquait à Ampère ; il était professeur de sciences à Bourg ; sa Julie était malade & il dut s'éloigner d'elle, faute de pouvoir lui assurer une position & des soins convenables. Les jeunes époux s'écrivaient, & leurs lettres retrouvées, après soixante ans, par des mains fidèles, forment le recueil publié aujourd'hui. Nous en conseillons la lecture à tous les jeunes ménages.

Le début de ce livre est d'une grâce sereine. Ampère est pauvre, mais il a foi en l'avenir, il aime Julie ; les moindres incidents, un beau jour passé à la campagne, une lecture, des vers qu'il destine à sa fiancée, une fable que Julie écrit elle-même, ce sont autant de joies ; elle devient sa femme, elle lui donne un fils, leur bonheur serait à son apogée, sans deux points noirs qui projetent leur ombre sur ces jours heureux : la nomination d'Ampère à Bourg & la santé chancelante de Julie. Il lui écrit :

« ..... Mon temps se passe à penser à Julie & aux ouvrages que je médite. Hier, je ne pus souper qu'à dix heures, bien las d'avoir pilé, broyé, porté du charbon & soufflé le feu pendant douze ou treize heures, mais content d'avoir réussi quelquefois. Ah ! si tout cela me faisait arriver au Lycée,

je serais satisfait, je ne craindrais plus de vivre longtemps séparé de Julie, de ne pas pouvoir lui fournir le nécessaire, à elle si souvent privée de mille choses indispensables. Ma bonne, ma charmante amie, qui mériterait mieux que toi tout ce qui contribue à rendre la vie heureuse?... Chère Julie, consulte le médecin que tu voudras, mais ne reste pas sans t'occuper de ta santé ! Ah ! si je savais te guérir en retournant à Lyon, j'abandonnerais vite École centrale & tout. Mais, loin de là, j'augmenterais tes souffrances, en te donnant de l'inquiétude & en détruisant mes espérances d'un sort plus honnête... A Pâques, ma bien-aimée, à Pâques, j'aurai quelques jours de bonheur.... Adieu...

DE JULIE A ANDRÉ.

« Ta femme est tout ennuyée d'avoir une santé qui s'accorde si peu avec son caractère, mais il faut se résigner & espérer du temps. Ne pense donc pas à quitter tes élèves ; ne fais rien dont tu puisses te repentir. Notre petit se porte bien ; fais comme lui, c'est ce qui m'importe le plus, car si tu étais malade là-bas, que deviendrais-je ? On ne peut pas tout avoir, tu le sais, mon pauvre ami, toi qui es loin des tiens & qui n'as que la physique & la chimie pour te consoler... En souffrant moins je reprendrai des forces & de l'espérance ; regardons donc l'avenir, songeons aux vendanges ! Mon bon mari, mon fils auprès de moi m'empêcheront d'être malade : cette pensée me met une teinte rose dans l'esprit... J'ai reçu les six louis que tu avais remis à M. Joli. Pourquoi n'en as-tu pas gardé plus d'un ? Mon pauvre Ampère, tu es trop content de me donner tout ce que tu gagnes !

» Élise serait très-aise d'une lettre de toi ; mais c'est à ta mère qu'il faut absolument écrire.

» JULIE. »

ANDRÉ A JULIE.

« Ils ont passé comme un éclair ces trois jours, & je me retrouve à Bourg. Je ne sais quoi me pèse sur le cœur & me fait faire ces tristes réflexions sur la rapidité du temps.

» Pourquoi ai-je eu tant d'affaires ou de parties d'amusement ? Est-il des amusements qui me dédommagent des moments heureux que je passe quand tu me dis toutes tes pensées ? Que je fus heureux le jour de mon arrivée ! Tu vins avec moi chercher le petit à Bellecour ; nous y restâmes auprès de lui en tête-à-tête..... »

DE JULIE A ANDRÉ.

« Pourquoi t'imaginer que le temps que tu as sacrifié à tes affaires a pu gâter ton séjour ici ? N'avons-nous pas eu de bons moments ensemble, quand je te donnais le bras, ou bien en courant avec le petit sous les arbres de Bellecour ? Tout cela, n'était-ce pas des jouissances ? Tu les as bien

comprises, & ta lettre, qui vient de me faire pleurer, n'est pas écrite par un cœur insensible. Je l'aime bien, cette lettre ; elle me peint ton âme & ton âme est ce que j'aime le plus en toi ; elle n'est pas ordinaire, elle sacrifierait tout au bonheur de son amie.

» Mais, ta mère, tu dois l'aimer aussi bien tendrement ; tu l'aimes, mais pas comme il faut aimer sa mère. Tu ne m'as pas dit un mot de gronderie lorsque je te parlais d'elle, un certain soir que j'avais l'esprit monté ; j'aurais voulu que tu m'eusses fait sentir que j'avais tort & que ce ne fût pas moi qui m'en fusse aperçue la première. Mon bon ami, mon André, écris-lui donc toutes les tendresses que tu sens pour elle... Mon pauvre petit, s'il venait à ne pas m'aimer toujours, qu'il eût une femme qui lui dise que je ne fais pas les choses comme il faut ; que je détesterais cette femme ! Mais je ne serai jamais comme cela. J'aime ta mère de tout mon cœur, je la respecte ; elle le mérite par ses vertus, & si parfois la vivacité me fait dire quelque chose, c'est toujours sur le manque de prudence pour l'avenir, dont sa piété ne lui permet pas de s'inquiéter.... »

L'âme de Julie, on le voit, était bien belle aussi & méritait les tendres affections dont elle était entourée. Aussi, quel vide affreux laissa sa mort prématurée ! Elle mourut après quatre ans de mariage. La douleur inexprimable de son mari le jeta à corps perdu dans les bras de Dieu. Au chevet de sa femme expirante, il écrivait cette belle prière :

« Mon Dieu ! je vous remercie de m'avoir créé, racheté et éclairé de votre divine lumière en me faisant naître dans le sein de l'Église catholique. Je vous remercie de m'avoir rappelé à vous, après mes égarements ; je vous remercie de me les avoir pardonnés. Je sens que vous voulez que je ne vive que pour vous, que tous mes moments vous soient consacrés. M'ôtez-vous tout bonheur sur cette terre ? Vous en êtes le maître, ô mon Dieu ! Mes crimes m'ont mérité ce châtement. Mais peut-être écouteriez-vous encore la voix de vos miséricordes. J'espère en vous, ô mon Dieu ! mais je serai soumis à votre arrêt, quel qu'il soit : j'eusse préféré la mort. Mais je ne méritais pas le ciel, & vous n'avez pas voulu me plonger dans l'enfer. Daignez me secourir pour qu'une vie, passée dans la douleur, me mérite une bonne mort dont je me suis rendu indigne.

» O Seigneur ! Dieu de miséricorde ! daignez me réunir dans le ciel à ce que vous m'avez permis d'aimer sur la terre. »

Quinze mois après la mort de Julie, Ampère écrivait cette dernière méditation :

Septembre 1805.

« Défie-toi de ton esprit : il t'a si souvent trompé ! Comment pourrais-tu encore compter

sur lui ? Quand tu t'efforçais de devenir philosophe, tu sentais déjà combien est vain cet esprit qui consiste en une certaine facilité à produire des phrases brillantes. Aujourd'hui que tu aspirés à devenir chrétien, ne sens-tu pas qu'il n'y a de bon esprit que celui qui vient de Dieu ? L'esprit n'est fait que pour nous conduire à la vérité & au souverain bien.

» Heureux l'homme qui se dépouille pour en être revêtu ! qui foule aux pieds la vaine sagesse, pour posséder celle de Dieu ! Ne conforme pas tes idées à celles du monde, si tu veux qu'elles soient conformes à la vérité.

» La doctrine du monde est une doctrine de perdition.

» Il faut devenir humble, simple & entièrement détaché avec les hommes ; il faut devenir calme, recueilli & point raisonneur avec Dieu.

» La figure du monde passe. Si tu te nourris de ses vanités, tu passeras comme elle. Mais la vérité de Dieu demeure éternellement ; si tu t'en nourris tu seras permanent comme elle. — Mon Dieu ! que sont toutes ces sciences, ces raisonnements, ces découvertes du génie, ces vastes conceptions que le monde admire & dont la curiosité se repait si avidement. En vérité, rien que de pures vanités.

» Travaille en esprit d'oraison. Étudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état, mais ne les regarde que d'un œil ; que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle. Écoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille : que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de la voix de ton ami céleste. N'écris que d'une main ; de l'autre, tiens-toi au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient attaché au vêtement de son père. Sans cette précaution, tu te briserais infailliblement la tête contre quelque pierre. Que je me souvienne toujours de ce que dit Saint-Paul : « Usez de ce monde comme n'en usant pas. » Que mon âme, à partir d'aujourd'hui, reste ainsi unie à Dieu & à Jésus-Christ.

» Bénissez-moi, mon Dieu ! »

Cette belle page est comme le testament spirituel d'André Ampère. Il y survécut longtemps, mais toujours il fut fidèle aux croyances de sa jeunesse &, déjà vieux, il interrompait souvent ses calculs & ses démonstrations scientifiques, pour s'écrier : *Que Dieu est grand !* (1).

M. B.

L'AMITIÉ (2)

Voici, semble-t-il, un livre qui est venu un siècle ou deux trop tard. Est-il encore des amis ?

(1) Un volume, 3 fr., chez Hetzel.

(2) Chez Bray & Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris.

Notre époque, agitée, affairée, turbulente, connaît-elle ce sentiment calme, désintéressé, affectueux, qui fait que l'on vit dans un autre, que l'on a toujours pour un autre du temps, des soins, de l'attention, de la confiance, qu'on s'inquiète de lui, qu'on le recherche & le désire, sans qu'aucune question de parti, d'argent ou de coterie vous rassemble ? Une simple union des cœurs est-elle possible de nos jours, & trouvons-nous, dans le cercle qui nous entoure, des exemples & des modèles de ces purs attachements ? Que voyons-nous ? des relations d'affaires qui se changent vite en inimitiés, des camaraderies d'atelier qu'un mot suffit pour transformer en rivalités ; la fraternité des armes même qui ne préserve ni des soupçons, ni des accusations, ni des appels à l'opinion publique contre le compagnon, l'ami d'hier. Voilà le côté de l'homme, côté du roi. Et la reine ? rivales de luxe & de toilette, se jalosant dans toutes les conditions, pour les choses les plus frivoles de la vie, les femmes justifient, plus peut être qu'en aucun temps, le reproche qu'on leur a souvent fait de n'être pas propres à l'amitié. L'amitié, sentiment délicat, demande un air pur & calme ; comme le chèvre-feuille, s'attacher pour fleurir est sa devise, mais on ne s'attache qu'à ce qui est tranquille & solide, & je le demande, la solidité, la régularité, sont-elles le caractère de ce temps où nous vivons ; & la vie simple, unie, fidèle au devoir, est-elle l'apanage de nos contemporains ?

Pourtant, c'est une douce chose que l'amitié ; le modèle divin de la nature humaine, Jésus, notre Maître, a eu des amis, & l'Évangile fait remarquer combien il les aimait ; les saints ont excellé dans ce doux & beau sentiment ; la chaste union des âmes était faite pour ceux qui atténuaient, autant qu'ils le pouvaient, la vie du corps, & l'on peut affirmer qu'il n'est pas de véritable amitié là où il n'y a pas de vertu. « La vertu seule produit l'amour, a dit le P. Lacordaire, parce que seule elle produit le dévouement. »

L'auteur du livre dont nous parlons aurait pu prendre pour épigraphe cette belle parole ; il chante l'amitié, il décrit l'amitié ; il l'analyse dans les diverses positions, toujours à ce point de vue, & dans toutes ses pages, vives, spirituelles & sages, on reconnaît un cœur qui éprouve ce qu'il raconte ; il s'est, du reste, inspiré souvent de saint François de Sales, qui appréciait tant l'amitié & qui savait si bien aimer ses amis. L'auteur a divisé son livre en deux parties : *l'Amitié en général* et *l'Amitié dans les différentes conditions de la vie*. Ces derniers chapitres, qui traitent de *l'Amitié dans l'enfance et la jeunesse — dans la maturité de l'âge — dans la vieillesse — dans la prospérité — dans le malheur — dans la maladie — l'Amitié dans la sainteté* — ne sont pas les moins bons de cet ouvrage, que nous recommandons avec confiance à nos lectrices & même à nos lecteurs, s'il s'en trouve.

M. B.

## LES SAINTES DE FRANCE

SAINTE ISABELLE, Vierge, 31 Août.

**R** IEN n'est plus pur, plus aimable que la vie de cette sainte princesse. Sœur unique de saint Louis, elle fut comme lui, dès son enfance, possédée de la nostalgie du ciel & de l'effroi des grandeurs; la prière, le travail des mains & l'étude remplissaient ses jours : elle refusa d'épouser le fils aîné de l'empereur, le prince Conrad, en disant : « J'aime mieux être la dernière des vierges consacrées à Dieu, que la souveraine du monde. »

Sa mère & son frère secondèrent ses inclinations : comme le saint roi, elle servait les pauvres & leur donnait les mets délicats qu'elle se refusait à elle-même; elle fonda pour les religieuses de

Sainte-Claire, le monastère de Longchamps, & elle s'y retira, sans néanmoins faire de vœux. Isabelle mourut à l'âge de quarante-cinq ans, en 1270, laissant un doux souvenir d'humilité & de charité. Sa vie a été écrite par Agnès d'Harcourt, sa fille d'honneur. On célèbre également au mois d'août la fête de sainte Jeanne-Françoise de Chantal (1), celle de sainte Hombeline, veuve, sœur de saint Bernard, & celle de sainte Hunégonde, religieuse de Homblières en Vermandois.

M. B.

(1) Voir même numéro, page 234.

LA

## FAMILLE DE MADAME DE SÉVIGNÉ

**Q**UI ne connaît l'histoire de la charmante marquise, dont les lettres, parmi les écrits de ses plus éminents contemporains, ont conservé un parfum d'éternelle jeunesse & de grâce inaltérable? Qui ne connaît son enfance orpheline, gardée par le bon abbé de Coulanges, son mariage brillant & malheureux, son précoce veuvage & ses sentiments maternels, inégalement partagés, qui furent la gloire, la joie & l'angoisse de sa vie? Une plume exercée & brillante (1) a, dans ce même recueil, si bien parlé de madame de Sévigné, que nous n'o-

serions même glaner sur ses traces; nous parlerons seulement de l'entourage de M<sup>me</sup> de Sévigné, de sa famille, de ceux dont elle reçut, de ceux à qui elle légua les qualités heureuses qui la firent admirer & chérir, & qui lui créent une famille & des amis passionnés, deux siècles après sa mort, & lorsque de la société où elle vécut il ne reste que des ruines.

Elle était fille, on le sait, de Celse-Bénigne de Rabutin-Chantal, qui était lui-même le fils unique de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, c'est-à-dire que madame de Sévigné rencontre dans son arbre généalogique, immédiatement au-dessus d'elle, la plus haute des illustrations, la sainteté reconnue par l'Église & placée sur les autels. Disons un mot de cette sainte aïeule, dont l'esprit vif & pénétrant,

(1) Voir année 1868, articles de mademoiselle Urbain.

dont les traits même se retrouvent chez sa petite-fille, marqués, chez la marquise, du cachet de sa grâce mondaine, & chez la fondatrice de la Visitation, du cachet austère du christianisme & de la perfection religieuse.

I

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL

« Ce serait faire tort, dit Bussy-Babutin, à la mère de Chantal, de ne pas apprendre à la postérité qu'elle était de bonne maison. Son nom était Frémot, d'une des plus anciennes familles du parlement de Bourgogne; du côté maternel, elle était de la maison de Berbis, également illustre dans l'épée & dans la robe. »

La petite Jeanne-Françoise se montra, dès l'enfance, pleine de foi & de piété; la douceur & la sagesse grandirent avec elle, &, à l'âge de vingt ans, belle, accomplie, elle épousa le baron de Rabutin-Chantal, qu'elle aimait & dont elle fut tendrement aimée. « Chantal, dit Bussy, s'y attacha fort & elle l'aima aussi avec des tendresses extraordinaires. » Aussitôt mariée, elle s'occupa de tous ses devoirs avec l'activité sérieuse qui était le fond de son caractère; elle mit les affaires de son mari en bon ordre, elle fit régner autour d'elle l'économie avec la charité; elle agissait en toutes choses avec tant de prudence que, selon l'expression de son premier historien, il ne paraissait de jeune en elle que son visage. Dieu bénit ce mariage par la naissance de quatre enfants; la dernière de ses filles n'avait que douze jours lorsqu'on vint apprendre à la baronne de Chantal que son mari était blessé, de la main d'un ami, dans une partie de chasse. Elle courut auprès de lui :

« L'arrêt du ciel est juste, lui dit-il en la voyant; il faut l'aimer et mourir !

— Oh ! non, répondit-elle, il faut vivre ! »

Il ne vécut point; il mourut dans d'admirables sentiments, plein de soumission envers le ciel, de tendresse envers sa femme & ses enfants & de générosité envers celui qui l'avait frappé involontairement.

Madame de Chantal sentit sa perte avec excès, & dès ce moment elle se livra tout à Dieu & ne s'occupa que de l'éducation de ses enfants & des soins des pauvres. Les intérêts de sa famille l'obligèrent à habiter auprès de son beau-père, le baron de Chantal, dans sa terre de Montelon. Ce vieillard était dominé par une gouvernante, dont la veuve subit aussi l'autorité, & ce, avec une rigueur qui exerça sa patience sans l'épuiser. Admirable dans sa charité, elle prit soin des enfants de cette femme et les éleva avec les siens, afin que ceux-ci n'en reçussent que de bons exemples. Elle exerçait aussi envers les pauvres une bonté constante, qui se manifestait par des aumônes, des visites, des exhortations. Elle priaît sans cesse pour être éclairée sur sa conduite et celle de ses

enfants, & ce fut dans un voyage à Autun qu'elle rencontra ce directeur, ce conducteur qu'elle avait tant demandé à Dieu. François de Sales prêchait le carême : elle l'entendit avec admiration; il lui parla, elle se sentit pénétrée de confiance. Le saint évêque consentit à prendre la direction de cette âme, qui cherchait Dieu avec tant d'ardeur & qui hésitait sur ce qu'elle devait faire pour arriver à son but. Il la conduisit avec cette suavité mêlée de force, qui respire dans ses lettres & dans tous ses écrits. Madame de Chantal fut, en effet, tout à Dieu, mais plus que jamais elle fut dévouée à ses devoirs de fille, de mère, de tutrice. A mesure qu'elle se détachait d'elle-même, l'envie de quitter le monde s'augmentait dans son âme, mais son guide lui avait ordonné de vivre saintement dans son état, sans songer à la vie religieuse, & quel que fût l'attrait puissant qu'elle éprouvait, il résista pendant plusieurs années à ses instances; il lui écrivait :

« Je vous vois avec un cœur vigoureux, qui aime & qui veut ardemment, & je lui en sais bon gré, car ces cœurs à demi-morts, à quoi sont-ils bons ! Il faut pourtant, ma chère fille, le retenir un peu & faire pour cela tous les matins un ferme propos de vouloir & d'aimer la volonté de Dieu, aux occasions les plus insupportables. »

Elle obéit : elle réserva son cœur & son avenir, résistant aux suggestions de sa famille, résistant à des offres de mariage qui auraient séduit une âme moins ferme, & lorsqu'elle vit sa fille aînée mariée au baron de Thorens, frère cadet de saint François de Sales, son fils, avancé dans son éducation & assuré de la protection de son aïeul maternel, le président Frémot, alors, s'arrachant à toutes les espérances terrestres, elle partit pour Annecy, emmenant avec elle sa fille cadette (la troisième était morte en bas âge), & elle jeta, avec ses trois premières compagnes, les fondements de l'ordre de la Visitation.

« Elle a tout quitté, écrivait François de Sales, avec une force & une prudence non communes dans son sexe; elle a pourvu à tout, de sorte que les bons trouveront beaucoup de choses à louer dans cette action & les méchants ne sauraient sur quoi s'attacher pour en médire. » Fervente religieuse, fondatrice accablée de sollicitudes, la mère de Chantal fut cependant une mère tendre, dévouée, & qui sut donner à ses enfants, avec l'éducation la plus solide, des établissements dignes de leur rang. Elle les dirigea, elle les aima, elle les pleura, car elle eut le malheur affreux de survivre à trois d'entre eux.

Nous ne nous étendrons pas sur les vertus religieuses de la mère de Chantal; saint François de Sales les appréciait en ces termes :

« Je ne parle de cette âme toute sainte qu'avec respect; on ne peut assembler une plus grande étendue d'esprit avec une plus profonde humilité; elle est simple & sincère comme un enfant avec un jugement solide & élevé, l'âme grande

« un courage pour les grandes entreprises au-dessus de son sexe, & en un mot, je ne lis jamais la description de la femme parfaite que je ne songe à la mère de Chantal... »

On ne peut rien dire de plus; l'Église a ratifié ce jugement; nous n'ajouterons que quelques mots sur les rapports de la mère de Chantal avec ses enfants & le chagrin, presque inconsolable, que lui donna la mort de son fils, le père de madame de Sévigné. Déjà, elle avait vu mourir entre ses bras la jeune baronne de Thorens; la mort lui avait également enlevé sa seconde fille presque au berceau; elle les avait toutes deux pleurées avec une douleur inexprimable; il lui restait une fille, François, qui fut demandée en mariage par le baron de Touloujon; nous citerons la lettre de la mère de Chantal à sa fille à cette occasion. Il y a, dans son allure vive & dans sa gracieuse raison, une lueur qui annonce madame de Sévigné :

« Tenez, ma chère fille, voilà monsieur de Touloujon, qui, se voyant huit ou dix jours de libre, s'en va vous trouver en poste, pour savoir de vous (dit-il), si vous ne le trouvez point trop noir; car pour son humeur, il espère qu'il ne vous déplaira pas; pour moi, je vous le dis en vérité, je ne trouve non-seulement rien à dire à ce parti, mais je n'y trouve rien à désirer, & Notre-Seigneur me donne une telle satisfaction en cette rencontre que je ne me souviens pas d'en avoir eu une pareille en ma vie pour les choses terrestres. La naissance & le bien que nous trouvons en sa personne n'est pas ce qui me touche le plus, mais son esprit, son humeur, sa franchise, sa probité, sa réputation; enfin, ma chère François, bénissons Dieu d'une telle rencontre; mais, mon enfant, disposez-vous par reconnaissance à aimer & servir Dieu mieux que vous n'avez jamais fait, & que chose quelconque ne vous empêche de continuer la fréquentation des sacrements & de vous exercer dans la pratique de l'humilité & de la douceur; ayez pour guide le livre de Philothée, il vous conduira bien... etc. »

Ce mariage se conclut, & madame de Touloujon survécut longtemps à sa famille, vivant dans une grande réputation de sagesse & de piété; madame de Sévigné & Bussy-Rabutin parlent souvent d'elle dans leur correspondance; le vieux courtisan, toujours besoigneux, se plaint souvent de la *ladrerie* de sa parente & belle-mère, qui n'était apparemment qu'une sage méfiance devant des prodigalités toujours renouvelées.

Une grande douleur, qui rappelait à la mère de Chantal le malheur de sa jeunesse & son veuvage, vint l'accabler & ajouter au fardeau de ses peines intérieures. Son fils, nouvellement marié, fut tué au siège de la Rochelle, où il servait comme volontaire. On crut dans le temps qu'il fut frappé de la main de Cromwell, alors soldat obscur de Jacques I<sup>er</sup>. L'évêque de Genève, (successeur de Saint François de Sales) apprit à la mère de

Chantal la funeste nouvelle : elle venait de communier.

« Les paroles sont au-dessus de pareilles douleurs, dit l'historien; la mère de Chantal ne témoigna la sienne que par un accablement qui fit peur pour sa vie. »

Quand elle sortit de cette première stupeur, ce ne fut que pour prier & s'inquiéter de la veuve de son cher enfant. On voit dans sa correspondance, de quelle tendre affection elle entourait l'orpheline de son fils & avec quelle pieuse reconnaissance elle remerciait monsieur de Coulanges qui lui tenait lieu de père.

La Providence, qui voulait la sanctification de cette âme si haute, ne la laissa jamais manquer d'afflictions; la mort de ses enfants, celle de saint François de Sales, la perte de son père, la remplirent d'angoisses; ses nombreuses fondations multiplièrent ses travaux & ses soins, & des peines intérieures, des scrupules, des tentations spirituelles se joignirent à de continuelles maladies pour la purifier & l'unir à ce Dieu qu'elle avait uniquement cherché. Ce fut au monastère de la Visitation de Moulins qu'elle acheva sa course terrestre, le 13 décembre 1641.

Les vertus de cette admirable femme, affirmées par tous les témoins de sa vie, & particulièrement par saint Vincent de Paul, furent reconnues par le Saint-Siège, & plusieurs miracles opérés par l'intercession de la mère de Chantal ayant été juridiquement reconnus, elle fut béatifiée par Benoît XIV & canonisée par Clément XIII. Sa fête est fixée au 21 août (1).

Telle fut la grand-mère de madame de Sévigné, qu'on nommait la *relique vivante* dans les monastères de la Visitation.

## II

### LES COULANGES

La jeune mère de la petite Rabutin Chantal ne survécut pas longtemps à son mari; l'enfant fut élevée sous les yeux de son aïeul maternel monsieur de Coulanges, qui bientôt la laissa aux soins de son oncle l'abbé de Livry... Tous ceux qui ont vécu dans la familiarité de madame de Sévigné connaissent *ce bien bon*, si cher à sa pupille, qui lui rendit tous les soins d'une fille tendre & respectueuse. *Ce bien bon* l'éleva avec la plus grande affection, & fit cultiver cet esprit qui s'était révélé de bonne heure si solide & si brillant; il la fit vivre dans le beau monde de son temps, il la maria, & lorsque devenue veuve, mère de deux enfants,

(1) Voir, pour plus amples détails, les *Mémoires de la mère de Chaugy sur la mère de Chantal*, & la *Vie de la mère de Chantal*, par M. l'abbé Bougaud.

elle s'aperçut que la fortune de son mari était dans le plus grand désordre, ce fut le bon abbé qui, à force d'économie & de prudence, la rétablit; il comptait & additionnait sans cesse, rien ne le tirait de ses calculs, il chiffrait même dans son coche ou dans ce grand bateau sur lequel il descendait la Loire en allant en Bretagne. La vie de l'abbé de Coulanges fut régulière, modeste, dévouée aux siens, mais le jansénisme avait fortement imprégné la société dont il était entouré; madame de Sévigné en reçut de bonne heure la funeste influence: de là, son manque de respect pour le Saint-Siège, la façon leste & hautaine dont elle parle du Pape, du clergé & des ordres religieux, de là aussi cette religion glacée, sans amour & sans confiance, & si étrange dans la petite fille d'une sainte, qui n'est sainte que parce qu'elle a aimé Dieu par-dessus toutes choses.

Dans sa famille maternelle, Marie de Rabutin trouva un parent qui fut aussi son ami de toute a vie. Philippe de Coulanges, son cousin, & sa femme, fille d'un intendant du Lyonnais, faisaient les délices du grand monde où ils passèrent toute leur vie. « Coulanges, dit Saint-Simon, était de ces esprits faciles, gais, agréables, qui ne produisent que de jolies bagatelles, mais qui en produisent toujours & de nouvelles, & sur le champ; léger, frivole, à qui rien ne coûtait que la contrainte & l'étude. La gentillesse, la bonne mais naturelle plaisanterie, le ton de la bonne compagnie, le savoir-vivre & se tenir à sa place sans se laisser gêner, le tour aisé, les chansons à tous moments qui jamais n'intéressèrent (1) personne & que chacun croyait avoir faites, la sûreté du commerce & la bonté d'une âme incapable de mal, mais aussi qui n'aimait guère que pour son plaisir, le firent rechercher toute sa vie: sa femme qui avait plus d'esprit que lui & qui l'avait plus solide, eut aussi quantité d'amis à la ville & à la Cour... »

Madame de Coulanges fut l'amie la plus intime de la marquise de Sévigné, qui en parle sans cesse dans ses lettres & qui a dit en parlant d'elle: « Son esprit lui fait une dignité. »

### III

#### LE COMTE DE BUSSY-RABUTIN

Cousin, ami, ennemi tout à la fois de la marquise, qui ne put jamais ni le haïr complètement, ni l'aimer avec confiance, tant il l'attirait & la repoussait tour à tour; lui-même l'aimait comme on hait, & la haïssait avec une sorte d'adoration, & jusqu'à la fin de leur vie, leur amitié fut orageuse & troublée.

(1) N'offensèrent.

Bussy-Rabutin avait de grandes qualités: une vaillance que nul n'a contestée, l'instruction, la connaissance des lettres, un esprit vif & piquant, mais l'orgueil & le goût de la satire obscurcissent ses dons naturels & arrêtèrent sa carrière militaire. Un pamphlet contre Louis XIV l'envoya à la Bastille, & celles que fussent les adulations dont il entoura plus tard le roi & les ministres, il ne rentra jamais en faveur; sa vie se passa loin de Versailles, & il se consola en faisant des épigrammes contre ses amis & des procès à tous ses proches, en vertu sans doute de l'axiome de Malherbe, qui disait: « Contre qui voulez-vous que je plaide? contre le Grand-Turc? »

Un de ses livres, fort odieux sous tous les rapports, contient contre madame de Sévigné une cruelle calomnie. Elle lui pardonna, mais elle n'oublia jamais; de temps en temps, ce souvenir amer reparait dans ses lettres, tantôt Bussy répond par des excuses & tantôt par des paroles piquantes, & l'on peut voir, dans les réponses de la marquise, la crainte que lui inspire l'esprit méchant & redoutable de son cousin. Cette partie de la correspondance de madame de Sévigné fait quelque peine; elle y apparaît faible, désarmée, sans appui, & jouée par un esprit qui n'avait de supérieur au sien que l'audace.

Bussy finit sa vie dans une véritable piété, &, espérons-le, dans une véritable pénitence: sa plume & sa langue avaient fait beaucoup de mal.

On a de lui un joli mot contre les tendances jansénistes de sa cousine: « Sauvon-snous, dit-il, avec notre bon parent, saint François de Sales; il conduit les gens en paradis par de plus beaux chemins que ceux de Port-Royal. »

### IV

#### LE MARQUIS HENRY DE SÉVIGNÉ

Le marquis de Sévigné apportait à Marie de Rabutin-Chantal un nom ancien, une belle fortune une figure charmante, de l'élégance & un semblant d'amour, & ce fut tout; ce raffiné d'honneur la rendit très-malheureuse. « Il l'estimait sans l'aimer, & elle sans pouvoir l'estimer, ne put jamais cesser de l'aimer », a dit à leur sujet Bussy-Rabutin.

Les infidélités de Sévigné s'unirent à de folles dépenses; il abreuva de chagrin sa femme & entama profondément le patrimoine de ses enfants, & il est à remarquer que dans la volumineuse correspondance de la marquise, il n'est parlé qu'une ou deux fois de son mari, tant ce souvenir lui était resté cruel.

Le marquis de Sévigné fut tué en duel par le chevalier d'Albret; il avait vingt-sept ans; sa femme, qui avait beaucoup pardonné à son âge, à sa légèreté, aux habitudes du monde où il vivait,

faillit mourir de douleur en apprenant cette sanglante catastrophe, & jamais elle ne put apercevoir de loin, dans les promenades ou les cercles, le chevalier d'Albret ou un des témoins du malheureux duel, sans éprouver une espèce de défaillance.

Elle vécut pour ses deux enfants; elle disait plus tard, en parlant de son existence passée :

« J'ai effacé de ma mémoire toutes les dates de ma vie : je ne me souviens que de celle de mon mariage & de celle de mon veuvage. »

Elle resta veuve, comme sa mère, comme son aïeule; elle résista aux empressements de Fouquet le tout puissant surintendant, aux soupirs de Turenne & du prince de Conti, à l'amour délicat du comte de Lude, & son cœur ne connut désormais d'autres émotions que celles de l'amour maternel.

V

LA COMTESSE DE GRIGNAN ET CHARLES DE SÉVIGNÉ

*La plus jolie fille de France,*

Sévigé, de qui les attraits  
Servent aux Grâces de modèle,

fut-elle aussi aimable que belle, aussi digne d'être aimée qu'elle fut attrayante? Les historiens qui se sont occupés de la *mère-beauté* & de sa fille, se montrent, en général, sévères pour cette belle comtesse, &, chose bizarre, elle se jugeait elle-même avec peu d'indulgence :

« Au premier moment, écrit-elle à sa mère, on me croit adorable, & quand on me voit davantage on ne m'aime plus. »

Sabeauté attirait, la hauteur & la froideur de son âme repoussaient. Ceux qui chérissent madame de Sévigé, & le nombre en est grand, ont recueilli dans sa correspondance tous les passages où elle excuse l'humeur de sa fille, ceux où elle pardonne des torts de caractère faits pour l'affliger, ceux enfin où la plainte débordée de son cœur maternel, blessé par les froideurs d'une fille trop aimée. Voyez, par exemple, une réponse à madame de Grignan, qui s'excuse sèchement de ne point venir à Paris, où sa mère l'attendait :

« Le raisonnement que vous me faites est si fort, & vous rendez si peu considérable tout ce qui le paraît aux autres pour vous engager à ce voyage, que pour moi j'en suis accablée. Je sais le ton que vous prenez, ma fille, je n'en ai point au-dessus du vôtre, & surtout quand vous me demandez s'il est possible que moi qui devrais songer plus qu'une autre à la suite de votre vie, je veuille vous embarquer dans une excessive dépense, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déjà avec peine. Non, mon enfant,

je ne veux point vous faire tant de mal, Dieu m'en garde, & pendant que vous êtes la raison, la philosophie & la sagesse même, je ne veux point qu'on puisse m'accuser d'être une mère folle, injuste & frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de suivre la droiture de vos sentiments, par une tendresse de femme, etc., etc. » (1)

La colère & la douleur de l'affection froissée ne se lisent-elles pas entre les lignes de cette lettre? Voici une réponse plus douce, un pardon clément pour de moindres fautes, de ces fautes où l'humeur entraîne & que le cœur répare :

« Je vous conjure, ma fille, d'être persuadée que vous n'avez manqué à rien; une de vos réflexions pourrait effacer des crimes, à plus forte raison des choses si légères qu'il n'y a que vous & moi qui soyons capables de les remarquer : croyez que je ne puis conserver d'autres sentiments pour vous que ceux d'une tendresse qui n'a point d'égale... (2)

On pourrait multiplier les citations, & prouver que la mère ne pouvait vivre séparée de sa fille & que la fille ne pouvait vivre longtemps avec la mère. Que conclure de là? Que madame de Grignan avait une âme méchante & dénaturée? Qu'elle était un cœur monstrueusement ingrat, puisqu'elle ne répondait pas à une affection si tendre & si délicate? Non! oh non! madame de Grignan avait seulement une âme ordinaire, de ces âmes dont les sentiments ne remontent pas, sont peu propres au respect, à la vénération & à la reconnaissance, et qui, quel que soit l'objet qu'elles aiment, ont toujours quelque chose d'incomplet dans leur attachement. La passion de madame de Sévigé gênait sa fille; elle ne se trouvait pas en mesure d'y répondre, mais, de temps en temps, un retour, un repentir effleuraient cependant cette personnalité sèche. Les retours étaient fréquents, & plus fréquentes les fautes; on a conservé fort peu de lettres d'elle; cependant, dans une de celles qui ont échappé à la destruction, & qui est adressée au comte de Grignan, se lit ce mot significatif.

« Quand donc pourrons-nous vivre pour nous, seuls, cachés, & pour notre petite créature? »

La petite créature, c'était son fils; l'affection avait descendu le courant ordinaire : elle aimait son mari dont elle était fière, & son fils, le seul représentant de sa maison; elle se laissait aimer par sa pauvre mère & se trouvait parfois fatiguée de cet amour.

Voici un autre mot d'une de ses lettres au comte de Grignan; il la rappelait en Provence : « Eh! mon Dieu! ne viendra-t-il pas une année où je puisse voir mon mari sans quitter ma mère! En vérité, je le souhaiterais fort; mais quand il faut choisir, je ne balancerois pas à suivre mon très-

(1) Lettres de 1674.

(2) Lettres de 1675.

cher Comte, que j'aime & embrasse de tout mon cœur (1). »

Qu'aurait dit madame de Sévigné de cette froide affection si froidement exprimée?...

Il faut l'avouer, les circonstances avaient contribué à aigrir un caractère qui n'était pas naturellement doux. Mademoiselle de Sévigné, quoique si charmante, avait eu de la peine à s'établir; elle avait épousé enfin un homme d'un beau nom, d'une grande position, mais elle devenait sa femme en troisièmes noces, & quels que fussent les efforts de madame de Sévigné & de ses amis pour pousser le comte de Grignan à la cour, ils demeurèrent infructueux, & la plus jolie fille de France dut passer sa vie en Provence, loin de Versailles & du monde. Elle y trouva une existence brillante & une fortune délabrée par les prodigalités de plusieurs générations; son goût pour le luxe & les fêtes accrut encore ces terribles embarras financiers; à eux seuls, ils eussent suffi à surexciter le sang & l'humeur de madame de Grignan; ils empoisonnèrent sa vie, ils abaissèrent son caractère, ils la rendirent injuste pour ses belles-filles, dure pour sa propre fille; elle les reléguait toutes trois au couvent afin de se partager leur dépouille. Là est sa véritable faute: le faste & l'amour de l'argent desséchèrent son cœur, & expliquent très-bien cette petite note de l'implacable saint Simon :

« Madame de Grignan, beauté vieille & précieuse, » mourut à Marseille, & quoi qu'en ait dit madame » de Sévigné dans ses lettres, fort peu regrettée de » son mari, de sa famille & des Provençaux (2). »

L'affection exclusive de madame de Sévigné pour sa fille, le culte, l'adoration qu'elle éprouvait pour son idole l'aveuglèrent singulièrement sur les mérites & les droits de son fils, qui n'eut jamais que le second rang dans son cœur, répartition d'autant moins équitable, que Charles de Sévigné, avait en partage une générosité, une délicatesse qui eussent attiré tout l'amour d'une mère plus clairvoyante dans sa tendresse. Et il avait pour sa mère tant de respect, pour sa sœur, tant d'amitié, qu'il ne réclama jamais, qu'il entra dans toutes les vues de madame de Sévigné pour la fortune de sa fille préférée, & que, de lui-même, il s'accoutuma sans jalousie de cette seconde place & de la seconde affection qu'on lui accordait. Homme d'esprit & de courage, cœur noble, au-dessus de l'argent, au-dessus de l'envie, il aurait mérité mieux.

Il part pour l'expédition de Candie, & l'on voit avec surprise la légère émotion de sa mère: elle dit presque en plaisantant :

« *Je suis morte, je suis sensiblement affligée,* » au départ d'un fils unique qui allait braver le fer, le feu & les périls de la mer, & au départ de sa fille pour Grignan, ce sont des explosions de déses-

poir & des déluges de pleurs. Et pourtant, le baron de Sévigné, en partant pour Candie, avait laissé à sa mère sa signature en blanc pour consentir à tous les avantages de fortune qu'il lui plairait de faire en son absence à sa sœur, qui alors n'était pas mariée. Jamais il ne démentit ce noble désintéressement. Non-seulement il fut pour madame de Sévigné le fils le plus aimant, qui ne la quittait pas durant ses longs séjours en Bretagne, qui la soignait dans ses maladies avec un dévouement incomparable, qui partageait ses goûts littéraires, qui avait avec elle les plus réelles sympathies d'esprit & cœur; mais, après sa mort, il témoigna de son profond respect par cette touchante & admirable lettre, modèle de délicatesse & d'amour fraternel & filial :

Nous en donnerons les principaux passages :

Juillet 1696.

« ... Ma mère m'a toujours fait un secret sur ce » qui s'était passé entre vous depuis l'accordmode- » ment qu'elle eut la bonté de faire en faveur de » mon mariage. Je n'ai jamais été bien connu » d'elle sur ce sujet: elle m'a quelque fois soup- » çonné d'intérêt & de jalousie contre vous pour » toutes les marques d'amitié qu'elle vous a » données. J'ai présentement le plaisir de donner » des preuves authentiques des véritables senti- » ments de mon cœur... Quand il seroit vrai qu'il » y aurait eu dans son cœur quelque chose de » plus tendre pour vous que pour moi, croyez- » vous, en bonne foi, ma très-chère sœur, que je » puisse trouver mauvais qu'on vous trouve plus » aimable que moi? & ma fortune, soit faite de » bonheur, soit faite de mérite, s'est-elle tournée » de manière à bien encourager à me faire du » bien de surrogation? Jouissez tranquillement » de ce que vous tenez de la bonté & de l'amitié » de ma mère: quand j'y pourrois porter atteinte, » ce qui me fait horreur à penser, & que j'en » aurois des moyens aussi présents qu'ils seroient » difficiles à trouver, je me regarderois comme un » monstre si j'en pouvois avoir la moindre inten- » tion. Les trois-quarts de ma course sont pour le » moins passés; je n'ai point d'enfants; vous en » avez que j'aime tendrement; je suis plus aise de » leur laisser ce que Dieu m'a donné en ce monde » que si je laissois à des marmots de ma façon, » qu'on ne sauroit ce qu'ils devroient devenir un » jour. Si je pouvois souhaiter d'être plus riche » ce seroit par rapport à vous & à vos enfants. » Nous ne nous battons jamais qu'à force d'ami- » tié & d'honnêteté. N'est-ce pas une consolation » pour nous, en nous aimant tendrement & par » inclination, comme nous faisons, que nous » obéissions à la meilleure & à la plus aimable des » mères? Soyons donc plus étroitement unis que » jamais, & comptez que tout ce qui pourra » vous faire plaisir sera une loi inviolable pour » moi. »

Ce langage du fils peu favorisé, s'adressant à la

(1) Lettres de 1678.

(2) Mémoires de Saint-Simon, tome III, p. 182.

filles adorées & comblées, fait bien regretter que, selon son expression, *il n'ait pas été bien connu de sa mère*. Ce galant homme finit sa vie dans la plus grande piété, & en lui s'éteignit l'antique nom de Sévigné (1).

Nous n'avons pu donner qu'une faible esquisse de la famille de l'aimable marquise; nous ren-

(1) Aux amateurs de blason, nous offrirons la description des armes de ces différents personnages :

*Rabutin*. Cinq points d'or équipollés à quatre de gueules, écartelé d'azur, à la croix dentelée d'or.

*Sévigné*. Écartelé de sable & d'argent.

*Grignan*. Écartelé au premier quartier, de gueules, au château d'or (qui est *Castellane*); au second, de gueules au lion d'argent, la queue nouée & passée en sautoir, au franc canton d'hermine (qui est *Montfort-Campo-Basso*); au troisième, de gueules à la croix

voyons nos lectrices qui voudraient être mieux informées, aux excellents travaux publiés par monsieur de Monmerqué & monsieur Walckenaër, qui tous deux, ont consacré des années de labeur & des merveilles d'érudition, à étudier & à élucider tout ce qui concerne madame de Sévigné. Quand on a lu ses *Lettres* dans ces admirables éditions, ou mieux encore à celle due plus récemment à messieurs Hachette & au regrettable monsieur Rénier, on a vraiment vécu avec elle.

MATHILDE BOURDON.

alaisée d'or, cantonnée de quatre roses de même; au quatrième, contre écartelé de gueules, à la tour donjonnée d'or, & d'or au lion de gueules & un chef d'azur à la fleur de lis d'or (qui est *Ornano*); sur le tout, d'or à trois bandes d'azur (qui est d'*Adhémar*).

## HISTOIRE D'YSEULT

(FIN.)

XX

**B** IEN des semaines, bien des mois s'écoulerent sans ramener Hector : n'avait-il pas rencontré sur les routes l'oubli qu'il y cherchait ? & le bonheur, un moment étreuvé, avait-il toujours fui devant lui, sous les yeux étrangers ? ou bien, ces yeux, si longtemps fermés, ne se lassaient-ils pas de voir, & demandant-ils toujours à la terre des aspects nouveaux ? Lo de revenir au pays natal, à la fin de l'année, il fit dans le nord de la Perse ; il voulait visiter la Antchourie & se proposer, disait-il, de voir la Chine & le Japon, & de ne revenir en Europe qu'après avoir passé par l'Amérique. Monsieur Vouvray soupira & acquiesça, avec ce grand désintéressement des pères qui veulent avant tout, & à leurs propres dépens, que leurs enfants soient heureux ; Yseult respira aussi ; pourtant, au bout de quelques mois, elle éprouva une sensation d'apaisement ; elle n'était pas l'oubli, son âme fidèle ne se détachait pas de ce qu'elle avait une fois aimé, mais c'était l'absence des émotions violentes, des préoccupations inquiètes, d'une idée fixe & triste, enfin c'était le repos. Elle pensait à Hector comme les cœurs bien placés pensent aux défunts : avec douceur & en priant pour lui. Elle se rapprocha de plus en plus de sa mère, & des pauvres que

sa mère aimait ; elle lisait & travaillait beaucoup ; elle voyait souvent Valentine & sa famille, Suzanne & ses parents ; monsieur Vouvray, un peu isolé & sentant venir la vieillesse, trouvait en madame de Breuille & en Yseult des amies dont les soins, la conversation, le dévouement, lui étaient tout acquis. La vie se passait ainsi, dans un cercle de travaux, de bonnes œuvres & de solides amitiés ; elle pouvait paraître monotone, mais ces jours, si pareils entre eux, coulaient lents, tranquilles, sans laisser la trace ni d'une joie vive, ni d'une vive douleur, & dans leur monotonie, ils calmaient l'âme, comme les flots paisibles endorment le rameur.

Les lettres d'Hector apportaient dans ce petit monde recueilli des nouvelles du monde étrange & lointain qu'il visitait. C'était à son père qu'il adressait généralement son journal de voyage, miroir fidèle des événements extérieurs & qui relatait toutes les impressions venues du dehors, en se taisant toujours sur celles du cœur. Jamais il ne parlait de Suzanne, & l'on ne pouvait deviner si ce silence était de l'oubli ou la preuve muette d'une passion non vaincue. Il écrivait parfois à madame de Breuille, & il joignait toujours à sa lettre quelques lignes affectueuses pour Yseult, & là non plus on ne pouvait rien deviner. Une seule fois — il se trouvait en Chine — il lui adressa quel-

ques mots plus intimes, de ceux qui révèlent le fond de l'âme, confidences que l'amour n'obtient pas toujours, mais qui sont le lot & le droit de l'amitié :

« Ma chère Yseult, lui disait-il, je donne à ma tante les détails pittoresques de mon voyage, & je suppose que vous voulez bien prendre quelque intérêt à ces braves Chinois à cause de votre vieil ami. Vous trouverez sous ce pli une petite peinture qui vous rappellera les éventails & les potiches de votre connaissance ; mais en la regardant avec attention, vous verrez que le pinceau de l'artiste chinois a voulu représenter un étranger, un Barbare, & non un sujet de l'empire du Milieu. Ceci est le portrait d'un prêtre Français, missionnaire en Chine, qui a été cruellement torturé & martyrisé. J'ai visité le lieu de son supplice, j'ai cueilli, à l'endroit où ce sang français coula, deux ou trois brins d'herbe ; (ils sont collés sous l'image), & au moment où je m'en allais un petit Chinois à longue queue offrit de me vendre la portraiture que voici. Ce Chinois était un chrétien, mais c'était aussi un trafiquant, ils le sont tous, & dans la suprême perfection. J'achetai donc à votre intention ; je devine les pieuses pensées que vous inspirera ce visage amaigri par la prison où l'on jeûne tant, par la cangue où l'on souffre tant, qui a enduré les insultes des mandarins & qui n'a pas pâli devant le glaive. Je les devine, car moi-même, Yseult, je me suis senti touché en songeant à ce jeune compatriote, si tôt moissonné ; j'ai regardé l'endroit du supplice avec plus d'admiration que ne m'inspireraient les tombes d'Alexandre ou d'Achille ; cette foi aux biens invisibles émeut ceux même qui ne la ressentent pas : le verset du *Te Deum* que nous chantions, le 15 août, au collège m'est revenu en mémoire.

*Te Martyrum candidatus laudat exercitus !*

Et je me suis dit : Ils sont heureux, ceux qui ont la foi, dût-elle les mener au martyre ! Oui, je suis sûr que ce jeune homme, qui, dans l'extrême Orient, mourait obscurément pour son Dieu, n'en était pas moins, sous les insultes du peuple & les coups des bourreaux, souverainement heureux : il croyait, il espérait, il aimait... & il y a encore des hommes de cette trempe-là dans notre siècle ! il faut venir en Chine pour s'en assurer. Adieu, chère Yseult ; vous qui priez, priez pour le voyageur. »

Ces lettres, heureusement rares, troublaient le repos d'Yseult & la ramenaient au pays des songes, ce pays si doux & si dangereux ; il fallait bien des prières, bien des visites chez les pauvres gens pour ramener dans son âme, si longtemps ébranlée, un peu de tranquillité. Ses amies, qui l'avaient devinée, l'entouraient de soins discrets & affectueux, & , près d'elles, parmi les chères amitiés de sa jeunesse, elle trouvait un rare exemple de résignation & de fermeté. Valentine comblée jusqu'alors de tant de prospérités, avait vu mourir au berceau ses deux enfants, & frappée

elle-même d'une grave infirmité, retenue sur une chaise longue, elle assistait en quelque sorte à la vie sans y prendre part. Yseult la visitait souvent, & l'angélique douceur de la jeune femme, frappée dans ses affections, déçue dans ses espérances, relevait son courage. Elle l'avait vue, au lit de mort de ses fils, consoler son mari, & trouver dans son cœur déchiré des paroles d'exhortation, de tendresse, de joie chrétienne & surnaturelle ; elle la voyait tous les jours, patiente & forte sous les coups de la souffrance physique, & toujours aimable, toujours souriante pour ceux qui l'entouraient, pour ceux qui la servaient.

« Comment faites-vous, lui disait-elle, vous souffrez & vous vous occupez sans cesse des autres ?

— Le bon Dieu m'aide, répondait Valentine. C'est dans ma petite méditation du matin que je prends force & raison pour tout le jour.

— Mais encore, cette immobilité doit vous coûter ! ces remèdes vous fatiguer !

— Hélas ! oui, & je le laisse encore trop voir ; mais enfin, serait-il juste parce que Dieu me veut malade, de faire souffrir de mon humeur & de ma tristesse, mes parents, déjà si affligés, mon mari qui est si bon, mes domestiques, ces braves gens qui me servent avec tant de zèle ? Puis, je pense aux pauvres qui souffrent des mêmes maux que nous au milieu de toutes les privations ; leur sort est si dur & le mien est si doux !

— D'accord, dit Yseult.

— Je trouve que nous sommes, même les bons chrétiens, les gens charitables, les gens pieux, si insensibles aux misères des pauvres : une pauvre mère perd son enfant, nous n'entrons pas du tout dans la pensée de son chagrin ; nous ne voyons que le débarras, pardon du mot : le petit enfant est mort, il ne faudra plus s'en occuper, voilà tout.

— C'est bien vrai ; il semble qu'ils soient d'un autre chair que nous, & que ni leurs corps ni leurs cœurs n'aient les mêmes besoins.

— Ma chère Yseult, je pense qu'il faut fortement réagir contre cette disposition, sans quoi *malheur aux riches* ! on dit souvent que la vie est une bataille, les batailles ne se gagnent qu'à force de courage & de soins ; il faut veiller ; faute d'être en mesure, on perd la bataille, comme ce pauvre Bénédek à Sadowa ; je pense à lui parce que c'est une discussion sur sa campagne. »

Elle toucha une brochure allemande :

« Il a perdu la bataille, il n'est plus temps alors de former des plans, d'armer des bataillons & de prendre des dispositions savantes, c'est avant le combat qu'il faut y songer ; n'est-ce pas ? même chose pour nous ? Et si nous perdons l'occasion de bien faire, nous ne la retrouverons pas. La mort de mes petits bien-aimés, les chaînes de la maladie, chagrins, ennuis, autant d'occasion pénibles mais certaines ! Mais vous, Yseult, vous n'profitiez aussi ; j'entends parler de vous par les pauvres !

— C'est si peu de chose, & j'y trouve une si vive jouissance !

— C'est une habileté de Dieu que ce plaisir attaché à l'aumône & qui donne tant d'amis aux indigents ! »

Elles causaient ainsi, de toute chose ; les événements du jour, même les plus frivoles, ramenaient invinciblement Valentine vers Dieu. On a beau secouer la boussole, l'aiguille fidèle se tourne toujours vers le pôle.

Sa gravité faisait du bien à Yseult ; c'était comme une main amie & forte qui l'aidait à graver les hauteurs, & toujours elle sortait de cette brillante demeure, plus ferme contre elle-même, plus tendre pour les autres.

Hector était absent depuis deux ans, quand Suzanne fut demandée en mariage par Albert Advénier. Suzanne accepta, & madame Duport pardonna alors pleinement à sa fille son refus inexplicable d'autrefois. Le mariage fut célébré avec pompe, & le jeune mari emmena sa belle & bonne femme en Normandie, où il venait d'être nommé.

XXI

Les fêtes de ce mariage n'eurent pas de lendemain. La guerre, la terrible guerre que la Prusse suscita & que la France déclara, retentit quelques jours après comme un coup de tonnerre. Nous n'énumérerons pas les dates funèbres qui, toutes, firent couler des flots de sang & des flots de larmes ; hélas ! qui donc pourrait les oublier ? qui donc ne les a pas encore présentes à la mémoire, elles, leurs détails navrants & funestes, & les sentiments de colère & de douleur qu'elles apportaient à tous les foyers français ? Nos héros partagèrent les angoisses publiques, & quoiqu'en ouvrant les journaux & les bulletins, ils n'eussent pas l'horrible crainte d'y trouver, au rang des morts, un nom chéri, ils s'attristaient du malheur de la patrie, la mère commune, frappée dans ses fils, & tous les fronts restaient soucieux. Et combien, après Sedan, la douleur & la stupeur publiques devinrent plus intenses ! nos amis y joignaient alors des craintes personnelles : la guerre se rapprochait du Nord ; les belles Ardennes étaient foulées par les Teutons ; la haute Picardie se voyait envahie, & les armées germaniques suivaient fidèlement l'itinéraire qu'Attila leur avait tracé.

Paris était investi & séparé de la France ; les décrets datés de Tours appelaient sous les drapeaux tout ce qui avait échappé au recrutement légal, & prêtant une oreille crédule à la légende de 1793, la pauvre France croyait qu'on improvisait armées & généraux, & que ces cohortes, rassemblées à grand-peine, chasseraient l'ennemi au delà de ses propres frontières. On sait ce qu'il-en fut de ces illusions, comment elles tombèrent, & par quelles affreuses réalités elles se virent remplacées.

On était à la mi-novembre. Madame de Breuille & sa fille tenaient compagnie à monsieur Vouvray, qu'un fort accès de goutte clouait chez lui. Ils causaient tristement ; les nouvelles vraies que les journaux belges apportaient dans le Nord fournissaient à la conversation une ample matière, & le long silence gardé par Hector donnait lieu à des conjectures qui n'étaient pas riantes. Ces sujets s'épuisèrent.

« La marquise d'Hoste est donc partie ? »

— Oui, mon oncle, elle est allée rejoindre Valentine qui, toute souffrante, qu'elle soit, s'occupe de nos pauvres blessés dans son vieux château près de Namur.

— Elle a bien du cœur, la petite duchesse ! & notre pauvre Suzanne, vous savez qu'elle a les Prussiens chez elle ? Trois casques à pointe sont logés dans sa petite maison & boivent du *snap* à sa santé.

— Triste début de mariage ! dit madame de Breuille.

— Bah ! ma sœur, ils sont jeunes, ils verront de meilleurs jours qui feront oublier les mauvais. C'est à notre âge que les jours tristes comptent, nous qui n'en avons guère à dépenser. »

Le jour tombait, Yseult se rapprocha de la fenêtre pour achever son travail : elle finissait une camisole de laine, destinée à quelque pauvre mobile, grelottant sous sa mince vareuse ; les aiguilles couraient entre ses doigts ; elle jetait de temps en temps les yeux sur le chemin inondé, sur les arbres battus par une tourmente de pluie & de neige, tout en pensant aux malheureux soldats, les uns allant en captivité dans les wagons allemands, les autres, en campagne, faisant de longues étapes, mal vêtus, mal nourris, & trouvant, pour comble de misère, un hiver de Russie sous le ciel de leur pays.

Elle distingua à travers la brume, la blouse & la casquette du facteur rural :

« Voilà des lettres, mon oncle, » dit-elle !

Il n'y en avait qu'une seule ; monsieur Vouvray la regarda, & l'ouvrit avec une émotion qui faisait trembler sa main :

« Ma sœur, c'est d'Hector, s'écria-t-il, & il est en France ! »

Il lut d'abord tout bas, puis tout haut :

Dunkerque, 14 Novembre 1870.

« Mon cher père,

» J'étais au fond de l'Amérique du Sud lorsque j'ai appris les malheurs de la France. Je ne savais pas tant l'aimer : j'ai pleuré de colère & de douleur, & je n'ai eu qu'un désir, c'est de venir au plus vite & de me battre, s'il en était temps encore, contre nos envahisseurs.

» J'ai réglé mes affaires & je suis parti le plus tôt possible, pressant le vaisseau de tous mes vœux. J'arrive à Dunkerque, j'y trouve des nouvelles plus sinistres encore que tout ce que l'imagination aurait pu prévoir : Paris bloqué, Metz rendu, les

Prussiens établis jusqu'en Normandie, menaçant le centre, & un fantôme de gouvernement prêt à fuir de ville en ville. Une armée s'est formée dans le Nord; je vais m'y joindre, & je pense, mon père, que vous m'approuverez. Depuis longtemps ma vie n'est plus utile: l'infirmité l'avait engourdie, un fol amour l'a détournée de tout but sérieux; il est temps de redevenir homme, & s'il faut succomber, je ne pourrai mourir pour une meilleure cause ni pour un plus saint amour.

» Pardonnez-moi, mon cher & bon père, c'est pour vous qu'il eût fallu vivre, vous si parfait pour moi... En vous écrivant, je pense à toutes les marques d'affection que j'ai reçues de vous & je pleure comme un enfant. Pardonnez-moi & bénissez-moi: je tâcherai de faire mon devoir. Je vous écrirai le plus fréquemment que je le pourrai. J'embrasse ma tante & ma cousine, & vous, cher père, avec une tendresse toute filiale. Que j'ai donc perdu d'années en les passant loin de vous!

» Votre fils,

» HECTOR VOUVRAY.»

Le père ne put achever la lecture de cette lettre, les sanglots l'étouffaient; devenu plus calme, il dit:

« Ce brave garçon! il va faire son devoir... eh bien! ma sœur, quoi qu'il m'en coûte & puisse m'en coûter, je suis heureux de lui voir ces bons sentiments. Je craignais que sa déconvenue avec Suzanne ne l'eût rendu froid & égoïste à jamais, mais son cœur s'est retrouvé à propos. »

Yseult partageait ces émotions plus qu'elle n'aurait osé le dire: Hector reprit soudain possession de son cœur... Égoïsme, ingratitude, fol amour, tout était oublié & pardonné: elle ne voyait plus en lui que l'ami de sa jeunesse, l'âme noble en qui elle avait eu foi, & qui justifiait enfin son amour par ce généreux dévouement.

De tristes jours suivirent ce premier moment d'exaltation: les combats de l'armée du Nord furent, on le sait, brillants & sanglants, mais n'arrivèrent à aucun résultat. Hector écrivit du champ de bataille de Pont-Noyelle, encore tout enivré de cette première odeur de poudre, & grisé en quelque sorte, par le combat; à Bapaume, il reçut une très-légère blessure, qui ne l'empêcha pas de suivre ses compagnons d'armes; il écrivit encore de Vermand, & de sa lettre rayonnait une faible lueur d'espérance, mais après la funeste bataille de Saint-Quentin, le silence se fit, & son père, qui vivait de sa vie & qui était navré d'inquiétudes, tomba gravement malade: la goutte remontait vers la poitrine.

Les dames de Breuilly s'établirent auprès de lui; il les reçut avec reconnaissance, mais en leur disant:

« A quoi bon me soigner & vouloir que je vive si mon enfant est mort? »

L'angoisse, l'impatience, l'attente toujours déçue causaient de profonds ravages dans son organisa-

tion, & il dit au médecin, qui paraissait surpris & effrayé à la vue du progrès du mal:

« Mon cher, je retourne à mes classiques: je suis comme le vieil Égée: il attendait la voile blanche, & il est mort pour ne pas l'avoir revue.

— Je crains, en effet, dit le médecin à madame de Breuilly qui le reconduisait, que s'il ne se produit pas une forte commotion morale, notre pauvre ami ne suive de près son fils.

Yseult ne quittait pas le malade: il lui semblait qu'elle tenait la place d'Hector & qu'elle était la fille véritable de son vieil ami. Elle priait sans cesse, & son âme errait d'Hector, peut-être tombé aux champs de Saint-Quentin, peut-être mourant sur un grabat d'hôpital, à ce pauvre père qui mourait, lui, de l'absence de son fils. Elle était donc bien justifiée d'avoir tant aimé Hector!

Le huitième jour après la bataille, monsieur Vouvray était au plus mal; il venait de se confesser, & fatigué de ce suprême effort & de cette dernière émotion, il sommeillait à demi. Yseult veillait à son chevet. Tout à coup il ouvrit les yeux & se dressa avec une vivacité étrange:

« Il vient! dit-il, le voilà! Hector! »

Yseult, effrayée, s'élança vers lui: elle croyait que le dernier instant approchait, & que, vision ou hallucination, le fils venait chercher le père.

« Il vient! » répéta monsieur Vouvray d'une voix forte. Courez donc! »

Une rumeur éclatait dans la maison; madame de Breuilly entra dans la chambre: sa physiognomie était bouleversée, elle voulut parler & ne trouva point de voix; elle précédait Hector; Hector, les habits en lambeaux, le bras en écharpe, pâle, couvert de boue, mais le front radieux, & qui s'élança impétueusement dans les bras que son père lui tendait.

« La commotion est arrivée, dit le médecin le soir du même jour: il est sauvé, je réponds de lui! »

Huit jours après, le curé célébra une messe d'actions de grâces, à laquelle assistaient monsieur Vouvray, rétabli & joyeux, Hector, presque guéri de sa blessure, les dames de Breuilly, les associés, les commis & tous les ouvriers de la vaste usine. A la communion, monsieur Vouvray s'approcha de la sainte Table, soutenu par son fils, qui s'agenouilla à côté de lui.

Le soir du même jour, Hector & son père vinrent faire visite à madame de Breuilly; Yseult était auprès d'elle. Après quelques instants d'entretien, monsieur Vouvray dit à sa belle-sœur:

« Ma chère Albertine, je vous demande pour mon fils la main d'Yseult; faites qu'elle soit vraiment ma fille, elle qui a remplacé mon fils!

— Qu'en pense Yseult? dit madame de Breuilly en souriant.

— Yseult, ne me refusez pas, je vous en supplie ! lui dit Hector ; je vous aime comme vous méritez d'être aimée ! »

Madame de Breuilly prit la main de sa fille & la mit dans celle d'Hector :

« Pour jamais ! » dit-il.

Monsieur Vouvray embrassa sa belle-fille en s'écriant :

« N'est-ce pas, enfant, qu'il est bon de faire des heureux ? »

MATHILDE BOURDON.

## LA FOURBERIE

(Suite.)

**L**a marquise conseilla, devant moi, à Germaine de chercher à fléchir sa mère par des attentions, par une soumission complète, faite avec grâce ; elle l'engagea à quitter ses airs mélancoliques, qui étaient un sujet de blâme & d'irritation ; elle lui dit d'accepter franchement la situation, telle qu'elle était, ajoutant que peut-être madame de Sommerville se laisserait toucher par cette preuve de bonne volonté, & qu'on arriverait ainsi à obtenir son consentement à un mariage.

Germaine secoua négativement la tête, & répondit :

« Si vous saviez, madame, quelle est ma triste situation dans la maison, si vous connaissiez l'indifférence de ma mère pour moi, si vous pouviez voir le despotisme de ma sœur, vous sauriez que je n'ai rien à espérer ; & d'ailleurs, il me serait impossible de feindre des sentiments que je n'éprouve pas, de montrer une résignation qui est loin de mon cœur ; je ne suis pas de nature à jouer la comédie ; je ne puis pas, & je ne pourrai jamais cacher mes pensées.

— Du moins, chère enfant, reprit la marquise, promettez-moi de ne pas entrer en révolte comme vous en avez manifesté l'intention ; la résolution que vous nous avez annoncé devoir mettre à exécution le jour de votre majorité serait à la fois une faute grave & une maladresse. C'était une folie qui n'a fait que traverser votre petite tête, n'est-ce pas ?

— Vous êtes trop bonne pour moi, madame, pour que je puisse vous dissimuler quelque chose, & au risque de vous déplaire, je vous avouerai franchement que ma résolution est inébranlable ; je ne resterai par chez ma mère une heure de plus que je ne suis forcée, par les lois, d'y rester. Peu m'importe l'avenir : il me semblera toujours beau

en comparaison du présent ; vivre de contrainte, c'est atroce ; je ne souhaite que la paix & je la trouverai toujours dans un couvent. Je n'ai jamais rien désiré autant que d'être au Sacré-Cœur ; d'y grandir entre des compagnes jeunes comme moi & gaies comme je l'ai été ; d'être dirigée par des femmes qui sont indulgentes parce qu'elles sont vraiment pieuses ; mais cela m'a été refusé ! Qui donc Madeleine aurait-elle espionné & tyrannisé, si j'étais sortie de la maison ? »

Germaine mordait son mouchoir ; un sanglot étouffé soulevait sa poitrine ; elle me causait une pitié profonde.

« Allons, il faut que je parte dit-elle ; pour venir ici, pour avoir le droit de parler & de pleurer, j'ai dû presque mentir ; j'ai demandé la permission d'aller à l'église ; j'y vais en effet, mais, en m'arrêtant ici, je trompe la surveillance ; heureusement je ne fais aucun mal, & ma vieille Virginie ne me trahira pas.

— Vous ne faites aucun mal, c'est vrai, répondit madame de Guéblan, & pourtant je vous demande de ne pas recommencer cette innocente escapade ; je vous promets de travailler pour vous, de tenter, par tous les moyens qui seront en mon pouvoir, d'obtenir de votre mère qu'elle consente à vous marier ; mais pour que j'aie chance d'atteindre mon but, il ne faut pas que madame de Sommerville puisse avoir un grief contre moi, & cela en serait un si elle savait que je vous reçois en cachette.

— Ah ! madame, s'écria étourdiment Germaine, maman a bien d'autres griefs contre vous ; elle vous déteste ! »

A peine la pauvre enfant eut-elle laissé échapper ces paroles qu'elle devint rouge comme une framboise, & ne sut plus quelle contenance garder.

La marquise avait pâli, & après une minute de silence, elle dit d'une voix émue :

« Pourquoi donc votre mère me déteste-t-elle ? Que lui ai-je fait ? »

— Pardon, madame, répondit Germaine, je vous en prie, pardonnez-moi ce que j'ai dit !

— Je n'ai rien à vous pardonner, mon enfant ; je désire seulement savoir ce qui a pu m'attirer la haine de votre mère, que j'aime, malgré ses procédés bizarres envers moi, & à laquelle m'attachent les plus chers souvenirs de ma jeunesse. Chaque fois que votre mère a été dans la douleur, j'ai partagé ses chagrins ; chaque fois que mon mari a trouvé l'occasion de lui être utile, il l'a saisie avec empressément ; nous lui avons rendu avec joie plus d'un service ; que peut-elle donc nous reprocher ?

— Elle vous reproche, madame, vos goûts, l'aspect élégant de votre maison, les réceptions continuelles qui ont lieu chez vous, vos relations avec des étrangers, avec un monde qui domine celui de la province ; elle ne vous pardonne ni vos voyages, ni vos séjours à Paris ; mais ce qui est surtout une chose monstrueuse à ses yeux, c'est l'éducation que vous avez donnée à Antoinette, qui avait le droit de parler & de rire sans contrainte, qui montait à cheval, & qui était admirée, entourée & enviée ! Madeleine, ajouta en riant Germaine, considère votre maison comme un lieu très-dangereux, & vous tous comme des damnés ! »

La pauvre enfant dit cela si drôlement, que la marquise se mit à rire aussi ; j'en fis autant, & monsieur de Guéblan, qui, jusque-là, avait paru plongé dans la lecture de son journal, prit part à la gaieté générale.

« Allons, reprit la marquise, si je n'ai pas commis d'autres crimes que ceux qui me sont reprochés par votre sœur, ma conscience ne sera pas troublée. Je craignais d'avoir, sans le savoir & sans le vouloir, offensé votre mère, & je craignais aussi que quelque histoire malveillante eût été forgée pour nous brouiller. Maintenant que je suis rassurée, partez & ne venez jamais ici sans permission. »

Madame de Guéblan embrassa tendrement Germaine ; je l'embrassai aussi, en lui recommandant d'être vaillante & résignée. Elle partit ; puis, arrivée à la porte du salon, elle revint vivement sur ses pas & se rejeta une seconde fois dans nos bras en disant :

« Adieu ! »

Elle était si attrayante, si gracieuse, si naturelle !

Je songeai à sa sœur, raide & dissimulée, & je me demandai comment le cœur d'une mère pouvait se donner tout entier à l'une et se fermer à l'autre.

Je retournai à Paris quelque temps après, & l'hiver suivant y amena le comte et la comtesse de Fliers. Je voyais très-souvent Tony, qui, lancée

dans le monde, brillante & entourée, n'en restait pas moins pour moi aussi tendre qu'une nièce au rait pu l'être. Elle venait à toute heure s'asseoir au coin de mon feu ; elle me racontait ses plaisirs, sa vie joyeuse ; puis, sa pensée revenait à Tours, & nous parlions de son père, de sa mère & de Germaine.

Un jour elle m'apporta une lettre de madame de Gueblan, qui lui disait :

« Quoique j'aie fait longtemps opposition à ton »  
» désir de marier Germaine avant sa majorité, je »  
» reconnais aujourd'hui que tu avais raison & »  
» que, entre deux maux, il faut choisir le moindre. »  
» J'ai entrevu, ce matin, ta pauvre petite amie, & »  
» pour la première fois, depuis trois mois, j'ai pu »  
» causer un instant seule avec elle : elle est dans »  
» un état d'exaltation peu raisonnable, & je re- »  
» doute un coup de tête qui compromettrait à »  
» jamais sa destinée. Je pense donc que si tu »  
» trouves, parmi les connaissances de Maurice, un »  
» mari qui puisse lui convenir, tu feras bien d'em- »  
» mancher l'affaire. Le meilleur moyen serait »  
» d'inviter l'ami trouvé par vous deux, car je t'en- »  
» gage à ne rien faire à ce sujet sans l'assentiment »  
» de ton mari, à venir passer quelque temps chez »  
» nous. Cela n'attirerait en rien l'attention du »  
» public, puisque notre maison est toujours rem- »  
» plie de monde quand tu y viens, et peut-être les »  
» choses s'arrangeraient-elles d'elles-mêmes. Ma- »  
» deleine désirait évidemment marier sa sœur à »  
» ton beau-frère, & il serait possible que, voyant »  
» qu'elle a échoué de ce côté, elle se tournât tout »  
» naturellement d'un autre. Ici, il n'y a personne »  
» qui puisse convenir à notre petite amie ; ains »  
» donc, tâchez de nous amener l'objet désiré. »

Antoinette était radieuse, & se figurait, de la meilleure foi du monde, qu'elle allait trouver, dans les vingt-quatre heures, dix candidats à choisir. Je ne voulus pas jeter un verre d'eau froide sur ce brillant feu de joie, & je la laissai partir avec ses illusions.

Elle revint les jours suivants, mais elle me parla peu de Germaine ; elle paraissait préoccupée, & je devinais bien que ses préoccupations n'avaient rien de personnel, car la chère enfant était aussi heureuse qu'on peut l'être en ce monde. Au bout d'un mois de silence, au sujet du mari qu'elle cherchait, elle arriva un matin chez moi, à une heure où elle était très-certaine de n'être pas dérangée par quelque visite importune ; elle s'assit en face de moi, et posa ses petits pieds sur les chenets pour se donner une contenance ; ce n'était assurément pas pour se chauffer, puisque, comptant sur les chauds rayons du soleil d'avril, j'avais laissé le feu s'éteindre. Je regardais le joli minois de Tony, qui ne parlait toujours pas ; enfin, elle se décida à me dire :

« J'ai quelque chose à vous demander ? »

— Je m'en doutais, répondis-je.

— Vous vous en doutiez ! Comment pouviez-vous vous en douter ?

— En voyant que vous ne disiez pas un mot.

— C'est que je cherchais le premier mot de ce que j'ai à vous dire.

— Et vous ne le trouviez pas ? Alors je vais le prononcer ce mot qui est dans votre cœur & qui s'arrête sur vos lèvres : c'est le nom de Germaine.

— Ah ! madame, vous êtes sorcière !

— Et j'en ai peut-être l'air ? répondis-je en regardant dans la glace ma tête qui n'avait pas encore été peignée, & le costume que j'avais endossé à la hâte pour recevoir ma matinale visiteuse. Non, chère enfant ; si j'ai en ce moment l'aspect d'une sorcière, j'en ai ni les facultés surnaturelles ni les instincts méchants. Je devine que votre pauvre amie peut seule vous préoccuper, puisque vous avez pour vous-même toutes les satisfactions de cœur & d'amour-propre que la plus ambitieuse petite personne puisse souhaiter.

— Eh bien ! oui, je n'ai pas su trouver un mari pour Germaine, & je viens vous prier de lui en chercher un.

— Là où vous avez échoué, je ne réussirai pas ; ceux qui ne se sont pas laissés convaincre par votre éloquence ne se rendront pas à mes raisonnements.

— Mais je ne vous demande pas d'attaquer les mêmes ; il faut en chercher d'autres ailleurs ; je vais vous expliquer la situation : les amis de Maurice sont presque tous très-riches, & ceux qui ne le sont pas ont envie de le devenir.

— C'est un désir très-généralement répandu aujourd'hui.

— Germaine a une fortune médiocre ; elle n'est pas assez riche pour deux, & les hommes qui ont une grande existence veulent que le revenu de leur femme leur permette de doubler le train de leur maison.

— Nous tournons donc dans un cercle vicieux ?

— Oui, nous y tournons à Paris, c'est vrai ; mais, en province, le patrimoine de Germaine peut être considéré comme une médiocrité très-dorée ; c'est donc en province qu'il faut chercher.

— Cherchez donc, mon enfant ; vos yeux seront meilleurs que les miens, & votre activité plus grande.

— Je ne puis rien trouver à Tours ni dans les environs ; j'ai fait bien des fois la revue des jeunes gens à marier, il n'y a rien là pour nous, & je ne connais qui que ce soit dans les autres départements ; tandis que vous, madame, vous avez des propriétés dans le Midi, des parents dans le Nord, & des amis partout. »

Il est très-vrai que j'ai de bonnes & vieilles relations en province, mais j'ai toujours eu l'antipathie des tripotages matrimoniaux, & je ne me souciais nullement de me trouver aux prises avec madame de Sommerville & avec mademoiselle Madeleine. J'avouai très-franchement à Tony mes

répugnances ; elle me sauta au cou en me disant que j'aurais beaucoup plus de mérite à faire une chose qui m'était désagréable ; elle fit appel aux tendres sentiments que m'inspirait Germaine, & s'attacha à moi, entassant prières sur raisonnements, jusqu'à ce que j'aie consenti à faire ce qu'elle voulait.

Une fois mon consentement donné, elle voulut s'assurer de mon concours actif & immédiat, & me fit passer la revue des jeunes gens que je connaissais. Je désirais songer à cela tout à mon aise, mais Tony était douée d'une ténacité rare, & elle ne lâcha pas sa proie. Sans s'en apercevoir, elle me tenait les mains dans ses deux petites mains, & me les serrait de toute sa force, croyant sans doute se rendre ainsi maîtresse de ma volonté. Je me souvins alors que de tout temps la comtesse de Flers avait voulu avoir de suite ce qu'on avait l'imprudence de lui promettre, & je ne pus m'empêcher de rire en me rappelant un épisode de son enfance : Nous nous promenions un jour à Tours, dans cette belle avenue qui, de la gare, conduit au centre de la ville. Tony s'arrêta pour considérer avec envie un cirque de chevaux de bois :

« Père, s'écria-t-elle, je voudrais aller sur les chevaux quand ils tournent ! »

Monsieur de Guéblan lui répondit que ce jeu était fait pour des gamins, & non pour elle.

« Cela m'est égal, reprit-elle, je veux m'amuser avec les gamins. »

Et aussitôt enlaçant un des genoux de son père dans ses petits bras, elle le força de s'arrêter. Monsieur de Guéblan parlementa alors avec son petit tyran domestique pour obtenir sa liberté, & il lui promit qu'il s'arrangerait avec le propriétaire des chevaux de bois, & que, un matin, alors que la promenade serait déserte, il l'amènerait là & lui accorderait ce plaisir en louant tout le jeu afin qu'il n'y ait personne avec elle. Tony, qui n'avait pas de préjugés, trouvait que le jeu, dégarni des gamins, serait moins gai ; néanmoins, elle laissa à son père la liberté de marcher, à la condition qu'il allât parler de suite au maître des chevaux. Monsieur de Guéblan y consentit, car il fallait bien consentir à tout ce que voulait l'impérieuse enfant ; le pli était pris & l'autorité très-compromise. Tandis que le marquis s'entendait avec *le monsieur des chevaux*, comme l'appelait Tony, la *dame des chevaux*, voyant que les groupes se formaient autour du jeu, fit jouer à sa criarde musique la ritournelle qui annonçait le départ, & Tony, électrisée par cette marche foraine, grimpa sur un des chevaux ; quand son père se retourna, il ne la vit plus à ses côtés, la chercha des yeux sur la promenade sans avoir l'idée de la chercher sur les chevaux de bois ; il l'aperçut enfin, au moment où le jeu s'ébranlait ; ne pouvant pas la faire descendre, il s'élança sur le cheval voisin de celui de sa fille, & durant dix minutes, il tourna au milieu d'une foule étonnée de voir le singulier divertissement choisi par le marquis de Guéblan. Ne

voyant plus ni lui ni Tony, nous étions revenus sur nos pas, & nous aperçûmes alors mademoiselle Antoinette, accrochée à la crinière d'un cheval, soi-disant alezan, mais dont la nuance était en réalité groseille, & son père piqué sur un fantastique animal blanc moucheté d'énormes pains à cacheter, figurant la robe qu'on nomme truitée. Je vois encore la figure ahurie de la marquise, qui, malgré sa grande faiblesse maternelle, ne comprenait rien à cette concession paternelle.

Depuis lors, les années s'étaient succédées, mais sans apporter aucune modification à l'humeur persévérante de Tony; je fus donc entraînée dans son expédition matrimoniale comme le marquis de Gueblan avait été jadis entraîné sur les chevaux de bois.

Il fallut nommer à la volontaire petite comtesse tous les jeunes gens que je connaissais au nord, au midi, à l'est, à l'ouest & au centre de la France. Parmi eux, elle fit rapidement un choix, car l'indécision était chose inconnue pour elle. L'heureux mortel qu'elle jugea digne de consoler son amie était un élégant provincial avec lequel elle avait diné quelque temps avant chez moi, & qui avait eu le bonheur de lui plaire.

Il se nommait Alfred du Tertre; c'était un joli & aimable cavalier, doué du talent rare de se faire aimer par tous ses amis; sa fortune était deux fois plus considérable que celle de Germaine, mais je savais par sa mère qu'il comptait l'argent pour peu de chose, & les charmes d'une femme pour beaucoup. Il habitait Amiens, venait de temps à autre se retremper à Paris, voyageait quelquefois, & se faisait habiller à Londres, ce qui lui donnait un petit air anglo-picard qui ne manquait pas de grâce. Il était pour sa mère un admirable fils, & tout faisait présumer qu'il serait un bon mari.

« Vous allez écrire à madame du Tertre, dit Tony.

— Oui, je lui écrirai tantôt.

— Oh ! tout de suite, je vous en prie, je mettrai la lettre à la poste.

— Il paraît que ma parole ne vous inspire pas une grande confiance, dis-je en riant.

— J'ai confiance en vous plus qu'en moi-même, s'écria-t-elle, mais je redoute les entraves : vous feriez votre toilette, l'heure du déjeuner arriverait, puis la couturière qui viendrait vous essayer une robe, puis un solliciteur qui viendrait vous demander d'intercéder en sa faveur près d'un maréchal ou d'un ministre; ensuite les visites se succéderaient, l'heure où votre voiture est commandée arriverait, & vous ne faites jamais attendre Mars & Vulcain; à votre retour du bois, il faudrait vous habiller pour dîner chez la douairière de Boufflers, c'est son jour, & le soir, en rentrant, il serait trop tard pour prendre la plume. »

Je la pris donc de suite, & voici à peu près ce que j'écrivis à madame du Tertre :

« Vous m'avez souvent parlé, chère amie, de

» votre désir de marier Alfred, & vous m'aviez  
» même demandé de lui chercher une femme,  
» mission très-délicate & dont jusqu'à ce jour  
» j'avais toujours refusé de prendre la responsa-  
» bilité; mais aujourd'hui j'ose vous offrir pour  
» belle-fille une charmante enfant, moins riche  
» que votre fils, mais dont la fortune sera suffisante  
» pour compenser largement ses dépenses person-  
» nelles, & pour contribuer dans une juste propor-  
» tion aux frais du ménage.

» Germaine de Sommerville est très-jolie, très-  
» séduisante par son caractère doux & aimant, &  
» par un esprit vif & amusant. La pauvre enfant  
» n'est pas heureuse, &, depuis vingt ans qu'elle  
» est au monde, sa vie a été une suite de privations;  
» aussi lui faudra-t-il bien peu de chose pour satis-  
» faire son cœur & ses goûts. Sa mère l'aime, je  
» crois; mais par système, & pour céder à l'in-  
» fluence d'une fille aînée, qui est une désagréable  
» personne, elle lui a rendu l'existence très-pé-  
» nible.

» Germaine a vécu dans la plus absolue retraite,  
» & elle a employé ce temps de réclusion à tra-  
» vailler : elle parle trois langues étrangères, est  
» musicienne par instinct, sans être exécutante  
» consommée, car sa mère ne lui a accordé un  
» professeur de piano qu'à l'âge de quatorze ans,  
» trouvant sans doute que la musique est un art  
» futile. Germaine est adroite comme une fée, &  
» n'a recours à aucune couturière, ce qui peut  
» bien être considéré comme un supplément de  
» dot. Vous voyez que j'entre dans des détails qui  
» sembleraient puérils à toute autre qu'à une  
» mère.

» Maintenant, avant de vous embarquer dans  
» cette affaire, je veux vous prévenir loyalement  
» qu'il y aura *du tirage* pour obtenir le consente-  
» ment de madame de Sommerville, qui, par indo-  
» lence & par égoïsme, ne se soucie pas de marier  
» sa fille; mais une fois qu'elle aurait dit oui, vous  
» auriez l'avantage de vous trouver en relations  
» d'affaires avec une femme délicate & généreuse,  
» & votre fils trouverait certainement un jour une  
» fortune plus considérable que ce qui serait  
» annoncé.

» Selon moi, le bon côté de ce mariage serait  
» d'épouser une femme sevrée de tout plaisir & de  
» toute affection, & à laquelle tout semblerait  
» bonheur & enchantement dans la vie, quand elle  
» trouverait entre vous & Alfred la tendre intimité  
» que son cœur a toujours souhaitée; elle vous  
» aimerait comme une vraie fille aime sa mère. »

Lorsque ma lettre fut terminée, je la passai à Tony, en l'invitant à la lire; ma petite amie me remercia, ferma la lettre & la mit dans sa poche.

Trois jours après je reçus la réponse, au moment où j'allais au bois faire ma promenade quotidienne; je l'emportai, comptant au retour passer chez Antoinette, quelques instants avant

son dîner, pour être bien certaine de la rencontrer.

A peine étais-je arrivée au lac que j'aperçus ma petite amie galopant à fond de train à la tête de cinq ou six cavaliers. Elle reconnut ma voiture, qui se trouvait à la file de son côté, & bientôt après, revenant sur ses pas, à une allure plus modérée, elle me fit un gentil salut avec un sourire qui semblait dire : « Je suis revenue pour vous. »

Je lui montrai la lettre en lui faisant un signe de contentement ; alors, avec une rapidité telle que je n'eus pas le temps de deviner ce qu'elle allait faire, elle arrêta son cheval, sauta à terre, & s'élança sur le marchepied de mon coupé. Elle se tenait cramponnée à la portière, tandis que la voiture continuait à marcher, & elle me disait avec sa vivacité ordinaire :

« Vous avez de bonnes nouvelles ! Il veut bien ! Oh ! quel bonheur ! »

J'avais une peur affreuse de voir tomber ma chère étourdie ; enfin mon cocher arrêta ses chevaux, & Tony s'assit près de moi en criant au comte de Flers de faire reconduire son cheval par le groom.

Elle sauta sur la lettre, la lut d'un œil avide, & se mit à battre des mains en répétant avec une joie enfantine :

« Germaine est délivrée ! Germaine va sortir de la forteresse ! Germaine sera heureuse !

— Ne nous réjouissons pas si vite, lui dis-je ; l'affaire est en bonne voie, mais elle n'est pas encore faite.

— Comment, elle n'est pas faite ? s'écria Tony ; madame du Tertre vous dit que tout convient à elle & à son fils, & que la seule question sera de savoir si Germaine plaira à Alfred.

— Oui, il faut donc, avant tout, être assuré qu'il la trouvera à son goût.

— Il serait bien difficile si il ne la trouvait pas charmante. Germaine plaît à tout le monde, elle plaira à monsieur du Tertre, donc le mariage est fait ! »

Et Tony recommença à frapper ses petites mains l'une contre l'autre, & à s'agiter si fort que je la priai en grâce de se calmer, car chacun en passant la regardait avec étonnement.

La lettre qui lui causait une si grande joie était ainsi conçue :

« Tout ce que vous me dites de mademoiselle » Germaine de Sommerville répond parfaitement » à nos désirs ; mon fils préfère une fortune de » province, solide & bien administrée, à une fortune plus considérable qui serait livrée aux » hasards des spéculations ; il a des goûts simples, » & saura toujours régler ses dépenses sur ses » revenus. Ce qui me charmerait dans cette union » ce serait la chance de trouver dans ma belle-fille » une affection filiale ; Alfred aurait la joie de » changer le triste sort de cette pauvre enfant, et » avec son caractère doux & conciliant il sau-

rait, j'en suis persuadée, gagner les bonnes » grâces de madame de Sommerville & peut-être » même celles de l'intraitable sœur aînée. Je mets » donc mon fils à votre disposition ; il ira où vous » lui direz d'aller, suivra vos conseils, pour péné- » trer dans la maison où vit la pauvre persécutée, » & si elle lui plaît, l'affaire ne traînera pas en » longueur. »

Tony voulait envoyer une dépêche à monsieur du Tertre & l'expédier dans les vingt-quatre heures à madame de Guéblan ; mais je parvins à calmer son ardeur en lui faisant observer que les occasions de réunir Alfred à Germaine manqueraient si elle-même & son mari n'étaient pas à Tours.

« Vous savez, lui dis-je, qu'en votre absence, la marquise reçoit peu : si elle invite plusieurs fois de suite madame de Sommerville à venir chez elle, cela donnera l'éveil & fera manquer tout. »

Tony se rendit à mes raisonnements ; car, sous les apparences de l'étourderie, se cachait un grand sens qui en définitive dirigeait ses actions ; elle me demanda de venir dîner chez elle, afin de combiner ensemble notre plan de campagne ; c'était la première fois que je me trouvais en tiers dans son joyeux intérieur, & les heures que je passai entre elle & son mari me rappelèrent les meilleurs jours de ma jeunesse. Tous deux étaient gais comme les oiseaux qui chantent au printemps, & le comte de Flers s'occupait de la délivrance de Germaine avec autant d'intérêt que sa femme.

Il fut convenu que madame de Guéblan inviterait Alfred du Tertre à venir chez elle, aussitôt que ses enfants y seraient, & tous deux se décidèrent à quitter Paris quinze jours plus tôt, pour ne pas faire languir les préliminaires du mariage.

Tony me fit promettre d'aller à Tours avec elle ; je la quittai le soir, après avoir assisté à sa toilette de bal, & je rentrai très-satisfait de ma journée.

Tony partit donc bientôt après, & j'allai la rejoindre avec mon jeune protégé, qui paraissait très-disposé à enchaîner sa liberté au profit de la charmante jeune fille dont je lui avais fait la description.

Je vis, avec plaisir, que l'impression produite par lui à Tours était favorable ; Maurice & Tony le connaissaient, mais monsieur & madame de Guéblan, qui le voyaient pour la première fois, se livrèrent à un examen dont il sortit victorieux. Alfred était aimable & cordial ; tout lui avait souri en ce monde, il n'avait encore trouvé sur son chemin ni haines ni déceptions.

Dès le jour de mon arrivée, je voulus savoir comment Tony & sa mère comptaient entreprendre l'assaut.

« Germaine se doute-t-elle de quelque chose ? demandai-je d'abord.

— Germaine sait que vous lui amenez un mari, me répondit Tony.

— Vous avez eu tort de lui dire cela, m'écriai-je vivement ; son attitude sera moins naturelle ; &

puis, si, par hasard, elle ne plaît pas à Alfred, ce sera très-fâcheux qu'elle ait été instruite de nos projets. »

La mère & la fille se regardèrent un instant, avec hésitation : puis madame de Guéblan me répondit :

« C'était une question délicate que nous avons examinée ensemble, sous toutes ses faces. Le premier point, & celui qui nous arrêta tout d'abord fut la crainte de braver les usages en prévenant directement Germaine ; mais il y a des cas où la nécessité fait loi. Germaine était en pleine révolte, & pour l'engager à se soumettre, j'ai cru devoir lui faire espérer que cette soumission aurait un terme prochain. Nous avons aussi un écueil à éviter : Gaston de Flers revenant ici avec Maurice & Tony, il fallait faire comprendre à Germaine que ses espérances ne devaient pas se tourner de son côté.

— Mais, repris-je, sa sœur seule la compromettrait sottement, & elle était restée en dehors des menées dont j'ai été témoin.

— Elle est restée, l'année dernière, en dehors des menées, vous avez parfaitement raison ; mais, néanmoins, elle était plus aimable pour le beau-frère de Tony qu'il n'était naturel de l'être pour un étranger ; elle négligeait les jeunes gens qu'elle connaît depuis longtemps, pour danser le plus souvent possible avec lui ; je ne m'en étais pas aperçue parce que j'avais d'autres préoccupations ; mais après le départ de ma fille, on m'en a parlé, & j'ai vu que le public s'était amusé aux dépens de Germaine. Vous comprenez donc que la première chose à éviter c'était la reprise de ces petites coquetteries qui, en sautant aux yeux de monsieur du Tertre, auraient entravé nos projets. J'ai dit à Germaine que vous ameniez un ami qui pouvait lui convenir, & que je l'engageais à contenter sa mère, pour trouver en elle moins d'opposition à son mariage.

— Et puis, ajouta Tony, il y avait aussi une chose très-importante, dont ma mère oublie de vous parler ; il fallait prévenir Germaine, pour qu'elle eût une tenue élégante ; car elle porte quelquefois des choses d'un goût douteux ; par exemple, des gants de peau glacée, couleur beurre frais, avec une robe noire.

— Il y avait bien là de quoi faire manquer un mariage ! dit monsieur de Guéblan.

— Ne riez pas, père ; aux yeux de monsieur Alfred, qui se fait habiller à Londres, ces nuances sont très-sensibles.

— Les nuances des gants !

— La nuance de tout ce qui concerne l'élégance. Germaine avait des négligences que je lui reprochais sans cesse, tantôt des chaussures usées, tantôt un bouton décousu, & j'avais beau lui faire la guerre, elle me répondait que c'était bien bon pour la *forteresse*. Or, pour en sortir de cette forteresse, il fallait être sous les armes.

— C'est toujours ainsi que l'on sort d'une forteresse, quand on veut en sortir par la force, dit encore monsieur de Guéblan.

— Père ! vous vous moquez de moi, s'écria Tony, mais je ne me plains pas, car vous me rendez la vie trop douce pour que j'aie jamais eu envie de sortir d'ici ni par la force ni par la ruse.

— Tu en es pourtant sortie aussi, dit le marquis.

— J'en suis sortie toute seule & nous y revenons deux ; je vous rends plus qu'on ne vous a pris, tandis que Germaine ne compte pas rentrer souvent dans la forteresse ; elle dit même qu'elle n'y reviendra jamais ; mais elle aurait tort, & je suis bien sûre qu'elle fera, de temps à autre, des visites à sa mère. »

Il fut décidé, toujours en grand conseil, que la première entrevue entre Alfred du Tertre & Germaine de Sommerville aurait lieu le soir même sur la promenade où l'on se réunissait pour entendre la musique militaire.

Tony se rendit de suite chez madame de Sommerville, se composant un visage bien sérieux pour ne la point choquer, & elle glissa dans la conversation que probablement elle irait, dans la soirée, faire une visite à la campagne. Si elle avait eu l'imprudence d'annoncer son projet réel, mademoiselle Madeleine aurait su éviter la rencontre dangereuse de Tony.

Tony trépignait de ne pouvoir faire comprendre à la pauvre détenue qu'il fallait tâcher de se rendre sur le cours après le dîner. Elle imagina un moyen, & se mettant au piano, elle proposa à Germaine de jouer à quatre mains.

COMTESSE DE MIRABEAU.

(La fin au prochain Numéro.)

## LE DÉPART DES MIRONDELLES

---

La pluie au bassin fait des bulles ;  
Les hirondelles sur le toit  
Tiennent des conciliabules,  
Voici l'hiver ! voici le froid !

Elles s'assemblent par centaines,  
Se concertant pour le départ.  
L'une dit : « Oh ! que dans Athènes  
» Il fait bon sur le vieux rempart !

» Tous les ans j'y vais, & je niche  
» Aux métopes du Parthénon ;  
» Mon nid bouche, dans la corniche,  
» Le trou d'un boulet de canon. »

L'autre : « J'ai ma petite chambre  
» A Smyrne, au plafond d'un café ;  
» Les hadjis comptent leurs grains d'ambre  
» Sur le seuil d'un rayon chauffé. »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe  
» Au fronton d'un temple, à Balbeck.  
» Je m'y suspends avec ma griffe  
» Sur mes petits à large bec. »

Celle-ci : « Voici mon adresse :  
» Rhodes, palais des chevaliers ;  
» Chaque hiver, ma tente s'y dresse  
» Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,  
» Car l'âge m'alourdit un peu,  
» Aux blanches terrasses de Malte,  
» Entre l'eau bleue & le ciel bleu. »

Toutes : « Demain, combien de lieues  
» Auront filé sous notre essaim !  
» Plaines, brumes, pics blancs, mers bleues  
» Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris & battements d'ailes,  
Sur la moulure aux bords étroits,  
Ainsi jasant les hirondelles  
Voyant venir la rouille aux bois.

TH. GAUTIER.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### CONSERVE DE FRAMBOISES

Épluchez le fruit (qu'il ne soit pas trop mûr); mettez-le dans des bouteilles de verre blanc; il faut les bien emplir, en laissant un intervalle jusqu'au bouchon. Préparez un sirop de sucre (une livre pour deux bouteilles de fruits). Quand le sucre est froid, vous en couvrez vos framboises (vous vous servez d'une cuiller pour le faire plus facilement); vous entourez les bouteilles de linge ou de foin, vous les placez debout dans une marmite, pleine d'eau froide. Mettez au feu; au premier bouillon, retirez la marmite, laissez y refroidir vos bouteilles; quand elles sont froides, cachez-les & mettez-les debout à la cave.

On sert ces framboises simplement en compote,

au sortir de la bouteille ou mélangées à une crème à la vanille.

### PRUNES AU VINAIGRE

450 grammes de sucre blanc pour 4 kilos de prunes de Sainte-Catherine; trois clous de girofle, une bouteille & demie de bon vinaigre de vin.

Faites un sirop épais avec le sucre; faites bouillir le vinaigre avec les clous de girofle, mettez les prunes dans le sucre, laissez cuire un quart d'heure. Retirez les prunes, & laissez le sucre sur le feu pendant un autre quart d'heure. — Mettez prunes & sirop dans un bocal, versez au-dessus le vinaigre chaud. Laissez refroidir & bouchez avec un parchemin.

Excellent condiment avec les viandes.

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

**N**ON, ma chère Jeanne, mes cousines Emma, Juliette & Fanny ne sont pas mortes! mais deux d'entre elles sont mariées depuis près de trois ans déjà... Ne te l'aurais-je donc pas dit, impardonnable étourdie que je suis?

Quant à Fanny, elle continue à demeurer près de sa mère, en attendant qu'elle soit en âge de suivre l'exemple de ses sœurs.

Quinze ans aux cerises dernières! mon Dieu, oui, cette petite Fanny a déjà quinze ans. — Comme le temps passe! — C'est que quinze ans, c'est un âge tout à fait révérend, Jeannette! sans être encore complètement une jeune fille, on n'est plus une enfant, on commence à compter avec la société, qui, pour la première fois, prête quelque attention à votre minois printanier, à vos faits, à vos gestes... Oui, c'est un âge plein de charmantes promesses que la quinzisième année, mais comme ces promesses sont parfois menteuses!

Fanny a un caractère charmant, gai, doux, égal, prévenant, indulgent aux autres, toujours prêt à excuser ceux qui ont tort & à défendre ceux qu'on attaque.

Et puis, elle n'est pas égoïste le moins du monde, ni coquette... Il est encore temps qu'elle le devienne, hélas!.. Mais je doute que la coquetterie soit jamais autre chose chez elle que ce goût délicat, ce tact raffiné qu'ont certaines femmes pour savoir choisir, en toute circonstance, ce qui sied le mieux à leur visage & à leur condition; autre chose que l'aimable instinct d'être toujours un objet agréable aux yeux des membres de sa famille & de ses amis.

Fanny n'est pas non plus vaniteuse. Elle s'imagine qu'elle n'est pas jolie & ne se doute nullement que la candeur qui rayonne sur son frais visage, la simplicité, la franchise, le naturel de ses manières lui donnent un charme, une grâce, un attrait qu'on préférera toujours à la beauté la plus accomplie...

Elle aime l'étude à ce point, que déjà elle y trouve un plaisir réel, un plaisir bien à elle, qui lui sera plus tard une précieuse jouissance, jouissance dont le temps ni les événements ne pourront jamais la priver.

Enfin, les soins du ménage — qualité bien essentielle chez une femme !... — ne lui déplaisent pas, malgré son goût dominant pour l'étude & les arts ; elle est très-adroite à la couture & à tous les travaux féminins.

Par exemple, croirais-tu qu'elle joue encore à la poupée?... Elle ne peut se décider à cesser de recevoir sa chère *Poupée modèle*, ce qui ne l'empêche pas de lire le *Journal des Demoiselles*, qu'elle commence à aimer beaucoup.

On la plaisante constamment, comme tu penses, sur ce goût prolongé pour mademoiselle Lily. Elle en rit la première, mais sans l'abandonner pour cela :

« C'est par reconnaissance, répond-elle quelquefois, que j'aime tant ma poupée & mon petit journal. N'est-ce pas grâce à l'une & à l'autre que j'ai appris à me plaire au logis, à exécuter une foule de petits travaux qui me seront très-utiles plus tard, & que je n'aurais jamais essayé de faire parce qu'ils me paraissaient ennuyeux à périr, avant que la *Poupée modèle* ne me les eût présentés comme un amusement ? Je serais bien ingrate vraiment de l'oublier !.. Au contraire, je veux continuer à recevoir mon journal, & si le bon Dieu envoie des petites filles à mes sœurs, je leur donnerai au grand complet, quand elles seront en âge de s'en servir, cette précieuse collection où elles trouveront, *en gros*, les satisfactions & les enseignements que j'y ai trouvés, moi, *en détail*.

— Mais ta poupée ? dit-on. Tu ne t'en occuperas pas jusqu'à vingt ans ?

— Pourquoi non ? fait-elle en riant. Lily passera, comme mon journal, à mes futures nièces ! & je lui confectionnerai un trousseau si beau, que ce sera une petite merveille du genre.

Et le trousseau continue à grossir, & Fanny s'en amuse comme une vraie enfant qu'elle est, mais une enfant intelligente autant qu'adroite, qui perfectionne ainsi tous les jours, sans y prendre garde, cet utile talent de couturière & de lingère qui rend tant de services, dans leur intérieur, aux mères de famille & aux femmes économes.

Voyons, Jeanne, n'es-tu pas de mon avis, & ne vaut-il pas mieux cent fois voir ma jeune cousine se complaire à ces candides enfantillages, qui dénotent l'instinct reconnaissant de son cœur & sa nature prévoyante & pratique, que prendre par un précoce orgueil ces airs affectés de grandes demoiselles qu'affectionnent tant de jeunes filles de son âge ?...

Quant à ses sœurs... en t'écrivant ce que j'en pense, j'ai peur de te paraître partielle à l'égard de Fanny & malveillante au leur... Et pourtant, Dieu sait si j'ai toujours eu pour toutes deux une affec-

tion réelle !... Quant à ses sœurs... Eh bien, oui, Emma & Juliette sont d'excellentes personnes ! mais, quoique remplies de bonnes qualités & mariées aussi bien que possible, elles ne sont pas heureuses, & cela par leur seule faute !... Il va sans dire que c'est sans mauvaise intention de leur part... Elles sont pêtées, au contraire, de bonnes intentions !.. — Il est vrai que l'enfer, dit-on, en est aussi pavé !—seulement, elles ont le tort de se laisser aller, l'une & l'autre, à la pente naturelle de leur caractère, sans s'inquiéter si ce caractère donne du bonheur ou du souci à ceux qui les entourent.

Emma, par exemple, qui était une aimable fille, une intelligente ménagère, pleine d'abnégation, de dévouement, de bon sens, mais un peu désordonnée ou plutôt pas assez soigneuse de sa personne, parce qu'elle regardait ces menus détails comme des futilités indignes d'une personne réellement sérieuse ; Emma, qui péchait parfois par négligence & plus souvent encore par manque de goût, a justement pour mari, un jeune monsieur, excessivement soigné & soigneux, qui tient autant aux apparences qu'elle y tient peu. Je ne dis pas qu'il a raison, il ne faut d'excès en rien... Mais j'affirme qu'Emma a tort de ne pas prendre plus en considération ce trav... non, ces tendances de son seigneur & maître.

Après tout, il n'y a nul crime à être fier de sa femme, à la produire dans le monde, à jourir de ses succès... Il y a peut-être plus de bonheur certain autrement, par exemple !..

En somme, le mari d'Emma souffre réellement du manque de recherche, — presque voisin parfois du désordre, — de ma jeune parente. Et le pire c'est qu'Emma ne veut pas croire à cette souffrance.

Il lui serait pourtant si facile de comprendre les goûts de celui auquel elle s'est liée ! il lui en coûterait si peu de lui sacrifier quelques négligences qui lui nuisent aux yeux de son mari... de veiller avec plus de soin sur sa mise, de ne pas répondre à monsieur S... chaque fois qu'il lui offre de sortir avec elle :

« Oh ! non, j'ai mon ménage ! allez-y sans moi !... »

Hélas ! en ménage comme ailleurs, c'est presque toujours le choc de nos défauts qui provoque les crises, & les petites causes amènent les effets graves !..

Chez Juliette, c'est tout le contraire. Là, le mari aimerait le coin du feu & une simplicité... excessive peut-être, tandis que la femme adore le monde & la toilette.

Juliette, depuis son mariage, fait un peu comme la célèbre *madame Benoiton* ; elle est toujours sortie !

Dès huit heures du matin, on la trouve, — ou plutôt non, on ne la trouve pas, — on la rencontre par les rues de la ville, allant, venant, courant les

magasins plus ou moins utilement, faisant des visites plus ou moins indispensables & ne rentrant chez elle, où tout périclité par suite de son absence prolongée, que pour prendre ses repas & entretenir son mari des commérages qu'elle a recueillis sur sa route ; commérages qui, comme tu penses bien, intéressent fort peu le brave monsieur, & attirent à Juliette maintes petites remontrances bien mérités, dont elle ne tient cependant nul compte.

Quand, par hasard, elle reste au logis, c'est pour s'y livrer, avec l'aide d'une ou plusieurs couturières, à la confection de quelque nouvelle toilette, de quelque précieux colifichet dont elle a trouvé l'inspiration dans ses interminables courses, & pour l'édification duquel elle encombre la maison de ces vilains chiffons tant détestés par son époux!...

Telle est l'existence quotidienne de ma cousine Juliette .. quand elle ne parvient pas, au milieu de tout cela, à entraîner son infortuné mari à quelque joyeuse partie, à quelque réunion d'apparat où il s'ennuie à périr & d'où il rentre chez lui plus mécontent que jamais de la frivolité de sa femme.

« Que tu ressembles peu à ta sœur, lui dit-il quelquefois. Elle aime son chez soi par-dessus tout, tandis que toi tu préfères de beaucoup le plaisir à ton ménage! »

L'étourdie Juliette en convient, elle rit, & entreprend le plus gracieusement, mais le plus inu-

tilement du monde, de prouver à son époux qu'il aurait grand tort de ne pas suivre son exemple, car elle lui rend un vrai service, prétend-elle, en le poussant à sortir davantage & à ne pas vivre comme un loup, ce qui est ridicule dans leur position, etc., etc.

Pendant ce temps, le mari d'Emma cite à sa femme l'élégance & le goût de Juliette :

« Croirait-on jamais, à vous voir, que vous avez été élevées dans le même milieu, dit-il. »

Et voilà comme on n'est jamais satisfait de son lot; pourtant il serait très-facile, ce me semble, de remédier à des chagrins qui ont une cause de si minime importance : quelques concessions de part & d'autre, une étude affectueuse, intelligente, des caractères avec lesquels on est appelé à vivre, un léger sacrifice par-ci par-là!... &, en échange, beaucoup de douces compensations, de paix intérieure, de bonheur donné & reçu!..

La moralité de ceci, ma Jeannette, c'est qu'avec la meilleure nature du monde & les meilleures intentions aussi on peut par irréflexion, par étourderie un peu égoïste, rendre très-malheureux le meilleur des hommes, détacher de soi le meilleur des maris, & amener à être intolérable, à la longue, la meilleure des situations!

Sur ce, bonsoir, chérie! & Dieu te garde, si un jour il te met dans les mêmes conditions qu'Emma & Juliette, d'agir comme elles le font!..

Ta dévouée,

FLORENCE.

## MODES

**V**oici les chapeaux à larges bords qui reviennent à la mode; chacun s'en réjouira, car rien n'abrite aussi bien des ardeurs du soleil.

Ces grands chapeaux, *forme cloche* plus ou moins gondolée, se portent, même à Paris, par les jeunes filles. Quelques-uns ont la calotte un peu pointue.

J'en ai vu un charmant, bordé d'un petit velours noir & doublé de soie rose. Deux torsades de ruban rose se posent : la *première*, un peu au-dessus du bordé de velours; elle se termine par deux bouts venant se nouer sur le chignon; la *seconde*, au dessus de la calotte pointue. De côté, petit nœud de ruban & bouquet de bluets très-pâles, faisant aigrette.

Les chapeaux de paille d'Italie à calotte ronde s'ornent avec beaucoup de fleurs. Touffes de roses, avoine, fleurs des champs, etc. Ceux un peu bosselés ont parfois une fleur ou un bouquet placé par derrière, dans un des creux du chapeau. On

m'en a fait voir un avec torsades de rubans rouges & noirs, bouquet de marguerites, coquelicots & épis posés par derrière & retombant sur les cheveux, avec longs pans de rubans.

Pour la campagne & les bains de mer, on voit des chapeaux de paille recouverts de mousseline blanche & de valenciennaise, garnis de rubans ou de velours noir & de couleur. D'autres sont faits tout simplement sur des formes en tulle; on les recouvre de mousseline doublée de soie de couleur assortie au costume. Une rose, un petit bouquet de fleurs, un petit nœud se placent quelque fois sous la passe de ces chapeaux, par côté.

Les chapeaux de paille *noire* sont toujours bien portés, mais, cette année, les *blancs* ornés de couleurs claires ont beaucoup plus de succès. — Le temps permet enfin les toilettes *roses*. Cette nuance est particulièrement bien réussie sur n'importe quel tissu de la saison. Le rose se garnit en blanc, de guipures, de galons, de plissés de mousseline & de bandes de broderies anglaises. Le *bleu* s'em-

plie beaucoup avec le *rose*; c'est une des nouveautés du moment. On place des nœuds à longs bouts, bleus sur une toilette rose, roses sur une robe bleue.

Voici un costume de deux teintes *mauve* & *violet* qui a beaucoup de distinction.

Le jupon est en taffetas *mauve*, avec un grand volant qui a pour tête une grosse ruche découpée en taffetas semblable, au milieu de laquelle se trouve une autre ruche plus petite, en taffetas violet, également découpée. — Petite jupe en grenadine mauve, ayant au bord ces deux mêmes ruches. — Corsage ouvert & à postillon garni de même. — Gilet de taffetas violet. — Large ceinture, ou écharpe de soie violette, attachée sur la hanche, sous les basques de côté. Elle passe devant & derrière, en relevant le bouffant de la jupe, & vient se nouer sur le côté un peu bas, de façon à ce que les bouts du nœud retombent sur le volant du jupon.

Chapeau de paille de riz forme *marin* aux bords retroussés, se posant en arrière sur le chignon. Il est doublé de soie violette. — Guirlande de violettes de Parme. — Écharpe de gaze violette, tournant sous les fleurs & se croisant derrière. Effilés de soie aux bouts de l'écharpe.

Ce modèle peut être copié en percale unie ou satinette. Les ruches seront découpées comme plus haut. Les plis plats & repassés s'exécutent fort bien avec cette étoffe, qui fait de très-jolis costumes à bon marché. J'en ai remarqué un, porté par une élégante jeune femme, qui l'avait fait elle-même. Je l'ai trouvé ravissant. Il était en percale unie satinée *gris perle*. Plusieurs volants festonnés en coton blanc. Ceinture & nœuds de faille blanche.

On voit aussi des costumes de percale blanche avec volants bordés de percale rose, bleue, lilas & noire, ou bien avec grosses ruches blanches, en ayant une plus petite, de couleur, au milieu. Ces ruches sont ourlées ou découpées.

Le *velours noir* est toujours le plus joli ornement pour le piqué, employé en revers, parements & ceinture. On le mélange volontiers avec de la broderie anglaise et des entre-deux de guipure, dans lesquels on le fait serpenter.

Les costumes de grosse toile bleue, dont j'ai récemment parlé, sont très-goûtés comme costumes habituels. Il y en a de brodés au point russe, en coton blanc & rouge; d'autres, avec galons. La forme la plus appréciée pour ce genre d'étoffe est la polonaise, sans petits côtés, se serrant à la taille avec une ceinture de cuir ou un tour de taille brodé comme le reste.

Les costumes ordinaires se font aussi en toile écrue. Les polonaises peuvent se mettre sur toute espèce de jupons. La broderie anglaise & la guipure blanche ou écrue les ornent bien. On y met

encore des galons blancs & des effilés. Les costumes se complètent par un chapeau, également en toile écrue, fermé ou rond. C'est très-commode en voyage. Les ornements de ces chapeaux doivent s'harmoniser avec les garnitures de la robe.

Les polonaises de cretonne, portées d'abord sur de la soie noire, se mettent, par les grandes chapeaux, avec des jupons de mousseline fond blanc à bouquets assortis. Rubans & fleurs analogues sur les chapeaux.

Les organdis, à raies & à carreaux couleur sur couleur, sont d'un très-joli effet. Cette étoffe étant un peu raide, il ne faut pas faire les costumes trop amples. Les *roses* & les *lilas* sont surtout charmants. Les jupons sont en faille, foulard & sultane de mêmes nuances que l'organdi, ou plus simplement en soie noire. Si l'on veut utiliser une ancienne robe de soie rayée, je conseillerai l'organisation suivante, qui m'a paru bien réussie :

Le jupon est en taffetas à raies blanches & noires; il a un haut volant en biais & trois petits au dessus. — Casaque-tunique en foulard gris clair. Le tout est relevé par des nœuds de taffetas rayé. — Grand gilet à poches, en taffetas à raies. — Les costumes d'enfants, solides & bon teint, sont en toile écrue & en nankin. Galons de laine noire, rouge ou bleue. La percale à raies bleues ou à raies roses les habille aussi fort bien. Simple jupe toute unie. Corsage plat & décolleté. Large ceinture de laine. Aux petites filles comme aux petits garçons, on fait les tailles très-longues & non ajustées. La ceinture ne doit pas serrer du tout, & afin qu'elle reste en place, elle passe sous les bras dans une boucle en petite ganse, qui la retient sur le paletot. Quand les costumes sont décolletés, on attache des nœuds sur les épaules, soit en ruban, soit en laine. — Toujours de grands cols de toile. — Bottines de peau jaune. — Souliers à crochets en peau blanche, bleue ou rouge, pour les plus petits enfants.

Les pelisses d'été sont en mousseline unie brodée tout autour, ou en mousseline à pois, doublées de soie de couleur, avec plissés à la vieille, garnis de valenciennes. Il faut que la petite capote soit en même mousseline, doublée de même nuance. Le bleu & le rose font les plus jolis transparents.

On m'a montré de charmantes petites confectations en nansouk, à petits plis, avec entre-deux de broderies et valenciennes.

Sur les robes blanches, les larges ceintures sont en crêpe de Chine, en gros grain, en faille ou en serge & même en cachemire.

Pour les petites filles, qui mettent des robes de couleur, il est bon d'assortir les bas à la nuance de la ceinture. Les enfants qui portent des souliers à crochets mettent de petites chaussettes.

## VISITES DANS LES MAGASINS

N'ayant rien de nouveau à vous signaler en fait de mode, j'ai bien envie, mesdemoiselles, de vous emmener faire une promenade au Jardin d'Acclimatation. Je laisserai donc de côté, ce mois-ci, mes visites dans les magasins. Vous savez bien certainement que ce jardin est situé au milieu du bois de Boulogne, & qu'il renferme des animaux de tous les pays que l'on cherche à acclimater en France, soit en vue de l'industrie, soit pour les besoins domestiques, soit encore pour l'amusement des enfants, ainsi que je vous le montrerai tout à l'heure.

Pour l'industrie, il s'agit de l'amélioration du mouton mérinos, de la magnanerie; pour les besoins domestiques, des différentes espèces de volailles si jolies, si jolies, qu'il me semble impossible qu'une maîtresse de maison puisse donner l'ordre de décapiter ces charmantes têtes couvertes de houppes, de plumets & d'aigrettes qui en font des espèces rares & originales.

Pour les enfants, vous y trouvez des éléphants, des zèbres, de petits chevaux que l'on a aménagés pour leur plus grand plaisir.

Il y a encore des serres magnifiques, qui renferment la flore des tropiques; puis des arbustes d'Australie, de l'Inde, etc., qui viennent mêler leur feuillage étrange à ceux de nos chênes, de nos marronniers & de nos platanes.

Pour attirer les promeneurs, les élégantes, les mamans & leurs enfants, les directeurs de ce Jardin n'ont rien épargné. Au milieu d'une vaste pelouse, entourée de massifs de verdure, donnant de délicieux ombrages, s'élève un pavillon; c'est là qu'à trois heures, viennent se ranger les musiciens qui vont nous faire entendre les chefs-d'œuvre de Mozart, de Rossini, de Meyerbeer & d'Auber.

Au premier coup d'archet, les enfants cessent leurs jeux, les promeneurs se rassemblent, se groupent & prennent place sur des chaises. S'il n'y a plus de chaises, on s'assied sur le gazon. Ni écriteau ni petit grillage n'interdisent ce plaisir à ceux qui l'aiment. La musique commence: tout à coup les notes pures du hautbois sont couvertes par un long beuglement venu de la laiterie voisine; on sourit à ce duo.

Le concert dure une heure. Entre chaque morceau les enfants reprennent leurs jeux.

Pendant un de ces entr'actes, j'ai remarqué, à votre intention, deux costumes de jeunes filles. En voici la description: l'un est en toile écru; la jupe ornée d'un velours noir; la polonaise ornée de même, relevée très en arrière & fermée par des nœuds en velours noir, disposés dans la hauteur. La manche, demi-large, est retenue par un même

nœud. — Cravate en crêpe de Chine ponceau. — Chapeau rond en paille noire; des rubans en velours noir forment torsade & se terminent derrière en flots. Sur le fond est posée une branche de roses de roc, dont les feuilles & les boutons s'entremêlent au velours.

Le second est en sultane gris perle. — La jupe ornée de deux plissés grecs avec petite tête tuyautée. La polonaise, très-longue, est garnie d'une bande en broderie anglaise. Le dos à basque plissée, creusant au milieu, pour laisser passer une bande brodée, froncée dans l'échancrure. La polonaise est relevée derrière par des plis qui la font rabattre en deux étages; sous chaque étage, pans en ruban rose très-large. Le devant est boutonné, le bas reste entr'ouvert. Un ruban rose, attaché sous un nœud à l'épaule gauche, s'arrête à la taille du côté opposé sous un nœud. — Chapeau rond en paille blanche, orné d'églantines.

Pendant que je vous fais ces descriptions, le concert continue, il est fini. Tous les groupes s'éparpillent: les uns se rendent à la laiterie pour boire un verre de lait chaud; les enfants réclament leur promenade sur le dos de Roméo & Juliette. Les cris que l'on entend attirent la foule; ce sont tous les bambins qui s'élancent, à l'échelle, à l'assaut de leur place. Ils tiennent huit sur le dos de chaque éléphant.

Le chargement terminé, on se met en marche, cornac en tête, pour faire le tour de la partie du Jardin qui leur est réservée. Ainsi sont promenés successivement une foule d'enfants.

Pour les garçons de douze ans, des poneys selés, tenus en bride par les écuyers, attendent les jeunes cavaliers qu'ils doivent accompagner. Des breacks conduits à la d'Aumont, dont les postillons font claquer leur fouet & sonner leurs grelots, sont réservés aux gentils bébés auxquels leur âge interdit l'escalade de Roméo & Juliette.

Cette réunion de bébés blancs, roses & bleus, fait de ce breack en miniature une corbeille de fleurs. Mais il est cinq heures, il faut se diriger vers les omnibus qui font directement le trajet du Jardin d'Acclimatation à Paris.

Il y a foule; hâtons le pas!... Adieu, Roméo, adieu, Juliette... à dimanche. Je serai bien sage pour revenir te voir & t'apporter du pain. Ainsi finit pour l'enfance une heureuse journée.

Les équipages défilent & se rendent autour du lac, les piétons gagnent le chemin de fer, toutes les figures respirent le contentement, ce qui est d'un bon augure pour les concerts champêtres du Jardin d'Acclimatation.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en foulard double royal. — Corsage décolleté à manches courtes. — La jupe, plissée à la russe, est montée au corsage avec de larges plis creux marqués jusqu'en bas. — La tunique est en grenadine noire brochée, garnie de guipure, très-relevée sur les côtés, longue & fendue derrière; les manches sont très-larges, garnies de guipure dans le bas; le haut est bouffant & garni d'une guipure plus basse. Une écharpe en grenadine, avec effilé à bouts, forme châle sur les épaules & se noue devant & derrière à la taille. — Le chapeau est en crêpe de la nuance de la robe, & orné de dentelle & d'une guirlande de fleurs de pêcher.

*Deuxième toilette.* — Toilette en mousseline Pompadour. — Jupe unie. — Tunique relevée, garnie d'un plissé en mousseline blanche, surmonté d'une ruhe en taffetas. — Corsage ouvert devant; une patte garnie d'un plissé & d'une ruhe orne le milieu du dos en venant se rattacher au nœud de la ceinture. — Les manches sont larges du bas, ornées d'un plissé en mousseline & d'une ruhe; le même ornement se répète devant, autour de l'encolure, & sur le devant du corsage jusqu'à la ceinture. On met en dedans un fichu en tulle ou en linon plissé en draperie & croisant devant, & un nœud en ruban sur le corsage; autour du cou un petit ruban de la couleur de la toilette tenant un médaillon. — Nœud assorti dans les cheveux.

*Toilette de petit garçon de quatre à cinq ans.* — Costume en piqué croisé, soutaché. — Pantalon bouffant. — Gilet montant. — Veste longue, retenue à la taille par une ceinture. — Col matelot avec nœud en crêpe de Chine. — Demi-bottes en chevreau.

### HUITIÈME CAHIER

G. S. — A. P. enlacés. — Garniture. — J. P. — Entre-deux. — Chapeau de jardin. — Dessin ganse. — Parure. — Coiffure. — Col montant. — Blague à tabac. — Tablier pour petite fille. — Volant. — Lambrequin pour ameublement. — Parure. — Écusson avec P. J. — E. E. M. enlacés. — Bonnet d'enfant. — J. J. M. enlacés. — Entre-deux. — Garniture. — T. C. — Nœud. — Costume pour petit garçon — Ruhe plissée. — Dessous de lampe. — Vide-poche. — Robe pour petite fille. — Sinet Bristol. — G. H. M. C. enlacés. — B. B. M. enlacés. — Entre-deux. — Garniture. — Entre-deux. — Alphabet.

#### GRANDE PLANCHE

#### TAPISSERIE PAR SIGNES ET FILET DÉCOUPÉ

Dessins de mademoiselle Leker, 3, rue de Rohan.

#### GUIPURE RICHELIEU ET DENTELLE RENAISSANCE

Dessins de mademoiselle Delalande, 7, rue de Londres, aux Armoiries.

#### PREMIER CÔTÉ.

- 1, Siège du prie-Dieu.
- 2, Garniture pour robe ou chemise, dentelle Renaissance.

(Voir, pour les différents jours, le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles.*)

#### DEUXIÈME CÔTÉ

- 1, Appui du prie-Dieu.

On peut varier les nuances des fonds. Les motifs de ce prie-Dieu peuvent être utilisés pour ornements d'église. Le chiffre du siège sera placé au milieu de la croix de la chasuble, & les médaillons disposés dans les bras & le montant de la croix; on se servira des mêmes médaillons pour le manipule & le voile de calice; pour l'étole, on prendra le médaillon du milieu de l'appui.

- 2, Carré filet guipure.

Le centre est une petite roue entourée de *point de toile*. L'étoile du milieu est en *point tissé*. Les motifs des angles sont en *point de toile* avec feuillage en *point tissé*. Les autres petits motifs sont en *point de toile* entouré de *point de reprise*. Le fond est en *point d'esprit*.

- 3, Carré filet guipure découpé.

Il faut commencer par broder le carré entièrement, avant de le découper. Faites la grande étoile du milieu en *point tissé soulevé*, puis le feston qui encadre ce motif & les angles de ce petit carré; tout ce feston se fait sur les fils du filet. Le *point de tulle* & le feston qui l'encadre sont en broderie soulevée, c'est-à-dire sans prendre les mailles du filet. Tous les festons qui sont dans le sens du filet se font sur les fils du filet, ainsi que les picots. Les festons qui traversent le filet se font en broderie soulevée. Les motifs des angles sont en *point de toile* & en *point tissé* avec petites roues & ovales en feston se croisant. — Les motifs des côtés sont une grande roue au milieu, entourée de feston, puis un cercle de petites roues entourées de feston & de larges feuilles en *point de reprise* en travers dans les angles. Lorsque le carré est brodé, découpez le filet à tous les picots & partout où l'indique le dessin.

- 4, Col matelot pour enfant, guipure Richelieu.
- 5, Col à coins brisés, dentelle Renaissance.
- 6, Vide-poche, dentelle Renaissance.

On monte ce vide-poche sur taffetas ou satin bleu, vert, ponceau, violet ou mauve.

### PLANCHE VIII

#### PREMIER CÔTÉ.

- Tablier pour baby de deux à trois ans.  
Veste pour petit garçon. } gravure du 1<sup>er</sup> août.  
Gilet.

#### DEUXIÈME CÔTÉ.

Tunique Pompadour, deuxième toilette (gravure du 1<sup>er</sup> août).

## MOSAÏQUE

POLITESSE ITALIENNE.

Vous refusez l'aumône à un mendiant romain ou napolitain, il ne se fâche pas, il s'écrie d'un ton onctueux : « Que Dieu tout-puissant bénisse le forestiere, que la Vierge sainte, que saint Joseph, que le bienheureux saint Antoine le ramènent & lui inspirent la pieuse pensée d'une aumône à son humble esclave! »

GAUME.  
(Voyage en Italie.)

Tant que tu n'as pas prononcé un mot, tu règnes sur lui : dès que tu l'as prononcé, tu deviens son esclave.

Proverbe arabe.

POLITESSE ESPAGNOLE.

Si vous refusez l'aumône à un mendiant, voici comment il faut lui parler : « Caballero, daigne Votre Grâce m'excuser, je n'ai pas un maravedis dans ma poche! »

M<sup>me</sup> D'AULNOY.  
(Voyage en Espagne.)

Voici la belle & modeste épitaphe du général Lawrence, qui, en 1857, défendit Lucknow & sauva l'Inde anglaise :

ICI REPOSE  
HENRY LAWRENCE  
QUI A ESSAYÉ DE FAIRE SON DEVOIR  
QUE DIEU REÇOIVE SON AME.

Le mot de la Charade de Juillet est : SOUPAPE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : Qui de tout se tait, de tout a faix.

## RÉBUS



1982 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64



3851

*Modas de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffettes d'été, Modas de Madame Bricart, Rue Richelieu, 31*

*Coiffeuses de la Maison Marchal, Rue du Faubourg S. Honoré, 23.*

Ayuntamiento de Madrid

